

16.473
FNEP

LES COMÉDIENS DU PETIT RY PRÉSENTENT

LE PÈRE NOËL EST UNE ORDURE

De Josiane Balasko et l'équipe du Splendid

Créé au Splendid en octobre 1979

Adaptation et mise en scène :
Claude Vignot assisté de Carine Declairfayt

Distribution :

Thérèse : Anne-Françoise Goffin
Mme Musquin : Christine Coppens
Mortez : Serges Thomas
Katia : Benoît Dockx
Félix : Berbard Ghekière
Josette : Carine Declairfayt
Prestkovitch : Christian Doms
Obsédé au téléphone : Guy Sedran

_____ scène 1 _____

Un désespéré rentre dans une cabine publique de téléphone, il a un revolver à la main, il a du mal à faire un numéro de téléphone, un numéro qui n'en finit plus (quinze-vingt chiffres), ça sonne, on décroche à l'autre bout.

THÉRÈSE. Allô, Allô.

Il parle en hoquetant, le revolver sur la tempe.

L'HOMME. Allô... Détresse-Amitié ?

THÉRÈSE. Allô... Allô... Je ne vous entend pas...

L'HOMME. Je suis au bout du rouleau, qu'est-ce que je dois faire ?

THÉRÈSE. Je ne vous entend pas, appuyez sur le bouton.

L'homme appuie sur la gâchette et tombe mort.

Noir.

_____ scène 2 _____

Plein feu. On découvre un décor d'appartement transformé en bureau. A gauche : une porte palière. A droite : la porte de la chambre. Au milieu : une cheminée. La pièce est meublée d'un bureau gris, d'un canapé et de quelques chaises.

THÉRÈSE (toujours au téléphone). Rappelez-moi d'une cabine qui fonctionne.

Thérèse raccroche et reprend son tricot

- **Mme Musquin** : Les jouets sont devenus inabordablement vous savez. J'en ai eu pour 118,90euros. Vous voulez mon opinion, Thérèse ? Thérèse ? Thérèse ????
- **Thérèse** : Oui, Mme Musquin
- **Mme Musquin** : Vous voulez mon opinion ?
- **Thérèse** : Oh oui, Mme Musquin
- **Mme Musquin** : Les enfants sont pourris, vous savez. Alors qu'avec un simple bout de ficelle et un morceau de carton, ils s'amuse comme des fous. Qu'est ce que vous voulez ? Mais que fabrique Pierre ? Vous avez quelle heure vous ?
- **Thérèse** : J'ai 20h06'
- **Mme Musquin** : Eh bien, moi j'ai 10'. évidemment, je vais arriver en retard chez ma sœur, et ça va être un drame ! Mon beau frère est terriblement à cheval. Je vois ça d'ici : mes neveux vont vouloir attendre leurs cadeaux, ils ne vont pas vouloir aller se coucher. Cela va être la croix !
- **Thérèse** : Pierre a surement un empêchement, il ne va pas tarder.
- **Mme Musquin** : Vous appelez ça un empêchement, vous ? Ma pauvre thérèse, vous êtes parfois d'une naïveté qui confine à la sottise, excusez-moi ! Mais il ne faut pas être grand clerc pour deviner qu'il y a une femme la-dessous !
- **Thérèse** : Marie-ange, comment pouvez-vous insinuer une chose pareille ? Ca, que Pierre n'ait pas une horloge dans le ventre, je vous l'accorde volontiers, mais de là à lui prêter une liaison,.... C'est mal connaître les sentiments qu'il porte à sa femme.
- **Mme Musquin** : Ha, ha, ha, (en mettant son manteau), vous ne connaissez pas les hommes, Thérèse ! Croyez-moi, homme en retard, liaison dans le tiroir ! Et je sais de quoi je parle : j'en ai fait les frais !!!

Entrée de Pierre, un tableau emballé à la main

- **Mme Musquin** : Ah, Pierre, enfin, je commençais à me faire des cheveux blancs, vous savez !
- **Pierre** : Excusez-moi, Mme Musquin. Je suis affreusement en retard, mais les enfants m'on retenu. Je n'ai pas pu me libérer
- **Mme Musquin** : Je ne vous jette pas la pierre, Pierre ! Mais j'étais à deux doigts de m'agacer. Je suis très, très en retard ! Je file ; Bonsoir... Joyeux Noël quand même !
- **Thérèse** ; Et bon réveillon !
- **Pierre** : Joyeux Noël, Mme Musquin
- **Mme Musquin** : (des coulisses) Y a pas de mal !!!

THÉRÈSE. Non, c'est calme... depuis six heures, on a eu un appel.
MORTEZ. Ah, oui, tout de même, oui. Oui, c'est cela, oui, bien sûr, c'est cela. (*Silence.*) Le téléphone est raccroché, oui. Dites donc, un seul appel, depuis six heures, pour un soir de Noël, quand même c'est très calme, hein, Thérèse ?

THÉRÈSE. Notez que dans un sens, tant mieux.

MORTEZ. C'est cela oui. C'est-à-dire, bien sûr, tant mieux pour eux, bien sûr, oui, parce que pour nous pendant ce temps-là, c'est très calme, Thérèse. Bien, bien, bien... Écoutez, Thérèse, je ne devrais peut-être pas dire ça, mais moi ça me fiche le bourdon quand il n'y a personne de déprimé !

THÉRÈSE. J'ai presque terminé mes gants pour mes petits lépreux de Djakarta. Je trouve ça complètement inutile, c'est tout la Croix-Rouge, ça, ils me demandent de faire des gants à trois doigts, vous ne croyez pas que j'aurais plus vite fait de faire des moufles ? Il n'y a que le pouce, alors ça va à tout le monde, non ?

MORTEZ. Oui, bien sûr. Thérèse, si je peux me permettre, une bonne paire de chaussettes et hop !

Il rit.

THÉRÈSE. Entre nous, je vous dirai que je préfère faire la permanence avec vous qu'avec ~~HADJAJE~~ Musquin. ~~Il est gentil~~ si vous voulez, mais enfin, franchement ~~il~~ manque un peu de fantaisie, hein.

MORTEZ. C'est cela oui. Écoutez, Thérèse, je n'aime pas dire du mal des gens, mais effectivement ~~il~~ est gentil. (*Il reprend la lecture de son journal.*) ~~Les gens ne savent pas se comporter.~~

THÉRÈSE. Dites Pierre, les cadeaux, on se les ferait maintenant ou on attendrait minuit ?

MORTEZ. Bon, mais vous avez peut-être raison, maintenant que c'est calme.

THÉRÈSE. Oui.

MORTEZ. Finalement, à minuit, c'est toujours le coup de feu.

Ils rient.

THÉRÈSE. Joyeux Noël, Pierre !

Elle lui donne un paquet, et l'embrasse.

MORTEZ. Oh, merci, merci, Thérèse...

Mortez finit par enchaîner. EXCESEK-KOI, THÉRÈSE

MORTEZ. Cela a duré plus longtemps que prévu... enfin il n'y a pas eu moyen de s'en sortir. En plus j'ai été obligé de porter un colis à un couple de vieux et je n'ai pas trouvé de taxi pour revenir.

THÉRÈSE. Et vous avez encore fait une bêtise, Pierre. Votre beau manteau, qu'en avez-vous fait ?

MORTEZ. Je sais Thérèse, je sais, mais c'est Noël et je l'ai partagé avec un malheureux, mais je n'ai pas besoin d'un manteau entier, Thérèse, c'est réversible, alors un coup à droite, un coup à gauche. (*Il l'enlève et le pend au portemanteau. Tout à coup, il réalise en tâtant ses poches.*) J'ai donné la moitié où j'avais mon portefeuille, il va me le rapporter, non ? Je vais quand même faire une déclaration de vol au commissariat ?

THÉRÈSE. Oh, oui, Pierre, c'est plus sûr.

MORTEZ. Déjà qu'il m'a raflé ma montre au passage. Voulez-vous que je vous remplace ?

THÉRÈSE. Je ne dis pas non, ça va me permettre de m'asseoir un instant...

Thérèse va s'asseoir sur le canapé. Mortez s'installe au bureau.

MORTEZ. Bien, bien, bien... Pas trop d'appels Thérèse ?

THÉRÈSE. Non, rien de grave, non...

MORTEZ. Non.

Il sort un journal.

THÉRÈSE. La routine, hein...

MORTEZ. Oui...

THÉRÈSE. J'espère que c'est bien ce que vous vouliez...

MORTEZ. Oh, Thérèse, merci beaucoup.

THÉRÈSE. Oh, et c'est difficile de vous faire plaisir, hein, vous avez tout.

MORTEZ. Oh, mais Thérèse, mais rien que d'avoir pensé que c'était Noël, c'est formidable.

THÉRÈSE. Regardez d'abord, hein...

MORTEZ. Oh... de l'extérieur, c'est déjà magnifique, Thérèse, oh... oh... *(Il déballe le paquet et découvre un tricot plus long d'un côté que de l'autre et qui ressemble fortement à une serpillère.)* Oh... oh... eh bien écoutez Thérèse, une serpillère c'est formidable, c'est superbe, quelle idée !

THÉRÈSE. C'est un gilet.

MORTEZ. Oui, bien sûr, bien sûr, il y a des trous plus grands pour les bras, bien sûr, c'est superbe, c'est amusant, je suis ravi.

THÉRÈSE. J'avais d'abord pensé à un joli camaïeu de bleu marine comme je sais que vous aimez bien, puis je me suis dit, dans ces tons-là, ça changera.

Il l'enfile à moitié.

MORTEZ. Mais vous avez tout à fait raison. Regardez comme le gris et le bordeaux ça met toujours une touche de gaieté.

THÉRÈSE. C'est très distingué.

Il l'enfile complètement.

MORTEZ. Je suis ravi, Thérèse, je suis ravi, c'est formidable, j'ai toutes sortes de pull-over, mais comme ça jamais, je suis ravi, je suis ravi, Thérèse...

THÉRÈSE. Vous savez, c'est une ^{MODÈRE} chose qui n'est pas courant et que vous ne verrez pas sur tout le monde...

MORTEZ. Mais j'espère bien Thérèse... En plus, je me suis toujours dit qu'il me manquait quelque chose à enfile à la va-vite pour descendre les poubelles. Je suis ravi.

THÉRÈSE. Je suis contente que ça vous plaise. Vous savez je l'ai fait de tête... Je me demande s'il ne serait pas un petit peu court ?

MORTEZ. Sur la gauche un petit peu, peut-être.

THÉRÈSE. Remarquez, ça se rattrape au lavage, en tirant dessus, on

n'y verra que du feu.

MORTEZ. Il n'y a pas de mal. Écoutez Thérèse, vous m'excuserez, je ne vais peut-être pas le boutonner tout de suite, parce que pour l'instant, j'aurais peur de mettre mardi avec mercredi, n'est-ce pas...

THÉRÈSE. C'est le modède qui veut ça...

MORTEZ. C'est amusant Thérèse, n'est-ce pas... parce que moi aussi mon cadeau, je l'ai fait de tête, c'est une toile que j'ai peinte pour vous.

THÉRÈSE. Je m'en doutais

MORTEZ. Mais là, je vous le dis tout de suite, il se peut que vous soyez surprise, alors, n'y voyez surtout pas le fantasme de l'homme mais plutôt si vous voulez, la recherche créative, le délire de l'artiste, n'est-ce pas.

THÉRÈSE. On sait ce que c'est, hein...

MORTEZ. Asseyez-vous quand même.

THÉRÈSE *(s'asseyant sur le canapé)*. Je ferme les yeux.

MORTEZ. Vous aimez les animaux Thérèse ?

THÉRÈSE. Oh, ça, je les adore.

MORTEZ. Et la danse, vous aimez la danse ?

THÉRÈSE. J'étais très douée, étant petite.

MORTEZ. Alors, ça devrait vous plaire.

Pendant ces répliques, MorteZ va chercher son tableau et le déballe, face public. Le tableau représente Thérèse nue, dansant avec un porc rose qui porte un slip.

MORTEZ. Tenez, regardez Thérèse. Bon ! c'est-à-dire, il faut voir chez soi.

THÉRÈSE. C'est très frais... Je, je... Je ne peux pas dire que je n'aime pas Pierre, non... je... c'est très différent de la dernière fois que j'avais vue de vous mais je...

MORTEZ. Laquelle était-ce Thérèse ?

THÉRÈSE. « Les porcs à l'usine ». Mais, ça annonçait cette manière.

MORTEZ. Oui, c'était seulement le début de la série charcuterie, à l'époque.

THÉRÈSE. Je dois dire que l'intervention de la grosse femme va beaucoup plus loin cette fois...

MORTEZ. Ah, oui, ce qu'il y a, je m'en rends compte là, c'est que malheureusement, je vous ai moins bien réussie que le porc. C'est à-dire, comme ~~le porc est-elle~~, ^{vous avez eu le temps de cesser} forcément le reste en pâté.

THÉRÈSE. C'est peut-être un petit peu flatteur... mais alors... Pierre... le porc... Le porc ce serait vous...

MORTEZ. Écoutez Thérèse, excusez-moi, je n'aime pas parler de peinture, moi, vous savez, je bois, je rêve, je peins après ça, je ne suis plus qu'un spectateur comme les autres, alors si il vous plaît, n'en parlons plus.

THÉRÈSE. Mais, je ne disais pas du tout ça pour...

MORTEZ. Non, non, il n'y a pas de mal, non...

THÉRÈSE. Vous savez, je vous remercie du fond du cœur, je sais où je vais le mettre... *(Elle prend le tableau et le retourne contre le mur du fond.)* Ne vous vexez pas si je préfère le retourner pour le moment, ma cousine Josette doit passer tout à l'heure, j'ai peur qu'elle ne se formalise de me voir représentée avec un porc...

MORTEZ. Mais Thérèse, je ne vois pas pourquoi, le porc n'est pas nu.

THÉRÈSE. Oui, mais vous savez, elle a traversé des épreuves très pénibles ces derniers temps, je préfère ne pas tenter le diable.

MORTEZ. Ah, bon, qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

THÉRÈSE. La pauvre fille a une histoire épouvantable.

MORTEZ. Allons, racontez-moi ça, j'adore ça.

THÉRÈSE. Ses parents ont décédé quand elle avait trois ans, elle a été placée dans un établissement religieux qui a été fermé pour des raisons d'hygiène, ensuite cette enfant qui était très brillante a rencontré un garçon charmant qui était cantonnier...

MORTEZ. C'est cela oui...

THÉRÈSE. Et qui, je ne sais pour quelles raisons, a eu les jambes broyées par un train, et du jour au lendemain, il n'a plus donné signe de vie, il l'a laissée choir comme une crotte.

MORTEZ. Quel salaud !

THÉRÈSE. Oh, je dois dire que si la pauvre fille n'avait pas l'intelligence et l'humour qui sont les siens, elle serait devenue folle.

MORTEZ. Oh, c'est tout à fait odieux...

Le téléphone sonne.

MORTEZ. Attendez voir, laissez-moi le prendre, je suis très en forme. Allô ? Détresse-Amitié, joyeux Noël !

KATIA. Allô Cursixo ?

MORTEZ. Oui, joyeux Noël, monsieur !

KATIA. Excusez-moi de vous déranger.

MORTEZ. Mais monsieur, vous ne me dérangez pas, je suis là pour vous écouter.

KATIA. Je vous appelle, parce que je suis très seul ce soir.

MORTEZ. Eh bien, non monsieur, non, justement, vous ne l'êtes plus, toute l'équipe de Détresse-Amitié est là qui vous écoute.

KATIA. Est-ce que je pourrais passer vous voir (monsieur) ce soir ?

MORTEZ. Ah, non monsieur, ça, ça n'est pas possible, non. Par contre, peut-être avez-vous de la famille avec qui passer la soirée ?

KATIA. Non, mes parents ne veulent plus me voir, je suis brouillé.

MORTEZ. C'est cela oui... Vous êtes marié ?

KATIA. Je l'ai été, mais j'ai divorcé, je ne supporte pas la vie de couple.

MORTEZ. C'est cela oui, bien sûr... Peut-être avez-vous des amis ou des relations avec qui vous amuser, ce soir, monsieur ?

KATIA. Si, si, j'avais un ami, mais il a déménagé, et comme je ne suis pas motorisé...

MORTEZ. C'est cela oui... Et un bar-tabac qui ferait réveillon en face de chez vous ?

KATIA. Je ne fume plus.

MORTEZ. Alors monsieur, confiez-vous à nous, nous sommes là pour vous écouter.

KATIA. Voilà, c'est très simple, je ne sais plus où j'en suis, je ne sais plus qui je suis, je ne sais même pas si je vous parle en ce moment.

MORTEZ. Si, si, monsieur, vous me parlez en ce moment.

KATIA. Je ne reçois jamais de courrier à part des relevés de banque, jamais un coup de fil, je n'existe pas...

- **Mortez** : C'est cela, oui... (un temps) Allô, Allô, Monsieur ? Ne vous laissez pas aller, Monsieur ! Monsieur, vous êtes dans une mauvaise passe, mais le bout du tunnel n'est peut-être pas si loin, monsieur, nous sommes là, allô, allô, monsieur ?
- **Katia** : Monsieur, est-ce que je pourrais passer vous voir ce soir ?
- **Mortez** : Non, monsieur, ça je vous l'ai déjà dit, c'est une règle que nous nous sommes fixés, je regrette, la transgresser, je ne peux pas.
- **Katia** : Mais juste un petit instant ?
- **Mortez** : Non, non, non, là il n'y a pas moyen, non !
- [REDACTED]
- **Katia** : Mais je ne prendrai pas de place, je vous donnerai un coup de main pour faire le ménage.
- **Mortez** : Le ménage est déjà fait.
- **Katia** : Je le referai.
- **Mortez** : non, non, arrêtez, vous devenez désagréable maintenant. Non, non, il n'y a pas moyen
- **KATIA**. Je vous en supplie... C'est Noël...
- **MORTEZ**. Bon... c'est au 10, rue des Lombards, au quatrième étage gauche.
- **KATIA**. Merci beaucoup, j'arrive tout de suite.
- *Il raccroche.*
- **MORTEZ**. Je suis désolé Thérèse, il m'a dit c'est Noël et je n'ai pas eu le courage de lui refuser.
- **THÉRÈSE**. Ne vous reprochez rien Pierre, j'en aurais fait autant et puis vous avez lu comme moi les rapports Gursixo, dans certains cas extrêmes, c'est admis.
- **MORTEZ**. Oui mais justement Thérèse, ce n'était pas un cas extrême, si vous voulez, j'ai été faible et lâche, c'est un échec... J'me boufferais...
- *Le téléphone se remet à sonner.*
- **MORTEZ**. Attendez, laissez-moi me rattraper Thérèse ! (Sous le coup de sa fureur il est très désagréable.) Allô, Détresse-Amitié, joyeux Noël !
- **L'HOMME**. Allô, Gursixo ?
- **MORTEZ** (se calmant). Oui, joyeux Noël, monsieur.

- **L'HOMME**. Joyeux Noël, monsieur.
- **MORTEZ**. Merci, monsieur.
- **L'HOMME**. Je suis en pleine forme, je vous appelle plein d'espoir parce que c'est mon dernier Noël...
- **MORTEZ**. C'est cela oui.
- **L'HOMME**. Je suis atteint de leucémie et je vais mourir dans deux mois.
- **MORTEZ**. C'est cela oui.
- **L'HOMME**. Et comme je suis seul ce soir, j'aimerais souhaiter un joyeux Noël à une femme.
- **MORTEZ**. Mais, monsieur, c'est une très belle preuve de courage que vous nous donniez là. Je vous passe ma collaboratrice.
- **THÉRÈSE**. Allô, monsieur, joyeux Noël !
- **L'HOMME**. Comment vous appelez-vous ?
- **THÉRÈSE**. Je m'appelle Thérèse.
- **L'HOMME**. Je t'encule Thérèse, je te prends, je te retourne contre le mur, je te baise par tous les trous, je te défonce, tu me sucées...
- **MORTEZ** (reprenant le combiné). Arrêtez, arrêtez ça tout de suite, ça ne nous intéresse pas, ça ne nous a jamais intéressés d'ailleurs...
- **L'HOMME**. Je ne parle pas aux pédés, repasse-moi la gouine tout de suite...
- *Mortez raccroche.*
- **MORTEZ**. Oooooh... il va encore nous bloquer la ligne toute la soirée.
- **THÉRÈSE**. Vous qui souhaitiez de l'animation... Vous êtes servi.
- **MORTEZ** (troublé et furieux). Ça ne m'intéresse pas... ça ne m'a jamais intéressé...
- *On sonne à la porte.*

scène 3

THÉRÈSE. C'est ma cousine Josette.
MORTEZ (sévère). On avait dit pas de visites, Thérèse...
THÉRÈSE. Mais c'est Noël... Pierre...
Mortez va ouvrir la porte.
MORTEZ. Ah, c'est Monsieur Preskovich, Thérèse, bonsoir, Monsieur Preskovich.
PRESKO. Bonsoir, Monsieur Mortez.
MORTEZ. Vous allez bien ?
PRESKO. Bonsoir Madame Thérèse.
THÉRÈSE. Vous allez bien Rhadam ?
PRESKO. Ça va, ça va, je passais pour vous souhaiter la Noël, je vous ai apporté un cadeau de mon pays.
THÉRÈSE. Oh, je suis confuse, c'est-à-dire que nous, on a rien prévu du tout, Pierre ?
MORTEZ. Pour vous, non.
THÉRÈSE. Vous comprenez, comme je ne vous ai pas vu depuis quinze jours, moi je croyais que vous étiez parti en vacances dans votre pays.
PRESKO. Mais oui, mais j'ai pas pu, j'ai pas bougé, hein.
MORTEZ. Et puis, on ne vous entend même pas marcher là-haut, Monsieur Preskovich, tellement vous êtes discret.
PRESKO. Mais oui, mais vous savez j'ai du parquet alors j'utilise des patins.
THÉRÈSE (ouvrant le cadeau). Oh, tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?
PRESKO. C'est un cheichar.
MORTEZ. Un quoi ?
PRESKO. Un cheichar, c'est un chapeau folklorique. D'ordinaire ça se porte sur le côté et les jours de fête, on le porte en arrière pour la joie.
THÉRÈSE. Ah bon alors, *si c'est pas chapeau qui vient de la*
Costes Lesys
Elle le met sur sa tête. C'est un chapeau assez ridicule, comme un

chapeau de polichinelle, avec quatre grandes oreilles en plastique cousues sur les côtés. C'est une chose qui vient d'un pays...

MORTEZ. Ça vous va très bien, Thérèse, ça vous va très bien.
PRESKO. Ça lui va bien, hein ? C'est amusant... parce que normalement c'est pour ~~les~~ hommes.
THÉRÈSE. Mais alors, c'est plutôt à Pierre de le porter.
MORTEZ (mettant le chapeau). Oui, oui, mais bien sûr. Il y a un devant derrière, Monsieur Preskovich ?
PRESKO. Ah, non c'est égal.
MORTEZ. Alors c'est, c'est le cheichar n'est-ce pas ? Oui, oui, c'est cela, et quand on le met en arrière c'est pour la joie ?
PRESKO. Oui.
MORTEZ. Eh bien c'est très agréable, à part le pompon qui est agaçant. (Il se débarrasse du chapeau.) Eh bien écoutez, Monsieur Preskovich, je suis très content que vous soyez passé nous faire un petit bonjour, et maintenant on va vous faire un petit au revoir...
PRESKO. Je vous avais apporté des chocolats aussi.
THÉRÈSE. Oh, écoutez, on va vous gronder. Je vais les remettre par devers moi.
PRESKO. Et vous ne les goûtez pas, Madame Thérèse ?
THÉRÈSE. Oh, si, on va les goûter.
MORTEZ. Mais bien sûr.
THÉRÈSE. A vous l'honneur, Pierre.
MORTEZ. Oh, les dames d'abord, Thérèse.
THÉRÈSE. On ne sait que choisir...
PRESKO. Je me suis permis d'en prendre quelques-uns.
MORTEZ. Servez-vous Monsieur Preskovich. Tapez dedans.
PRESKO. Oh, non, j'en ai déjà pris, c'est pour vous, allez.
MORTEZ. Ah, bon, c'est vrai qu'on ne sait que choisir, Thérèse...
PRESKO. Normalement ça se déguste avec de la Schlovétnie, c'est une liqueur des montagnes.
MORTEZ. C'est une coutume ?
PRESKO. C'est une liqueur...

MORTEZ. Oui...

THÉRÈSE. Ça a l'air bon !

Thérèse et MorteZ goûtent les chocolats. Manifestement, c'est très mauvais.

MORTEZ (avec un geste de la main). C'est très bon.

PRESKO. Ce sont les fameux spots d'Ossieck.

MORTEZ. C'est fameux.

PRESKO. C'est une fabrication artisanale.

MORTEZ. On voit bien que c'est fait à la main.

PRESKO. Oui, c'est roulé à la main sous ~~des~~ aisselles. (*Têtes de MorteZ et Thérèse.*) Et puis, ce n'est que des bonnes choses, c'est du cacao de synthèse, avec ~~de la~~ margarine et ~~de la~~ saccharose.

MORTEZ. C'est biodégradable...

THÉRÈSE. Il y a comme un goût de...

PRESKO. Ah oui, de ~~bleu~~ ils sont obligés d'en mettre pour le voyage, c'est un peu dommage parce qu'on sent beaucoup moins ~~la~~ margarine...

MORTEZ. Oui, c'est un petit peu dommage, effectivement... humm et puis je ne sais pas si vous avez remarqué, Thérèse, mais il y a une espèce de deuxième couche à l'intérieur.

THÉRÈSE. C'est fin, ça se mange sans faim, c'est très fin.

MORTEZ. Vous savez, moi qui d'habitude n'aime pas les chocolats, alors là c'est le bouquet !

PRESKO. Oui ils ont du bouquet.

MORTEZ. Écoutez, Monsieur Preskovitch, on ne va pas vous déranger plus longtemps.

PRESKO. Vous ne me dérangez pas Monsieur MorteZ.

MORTEZ (*remarquant le crêpe noir sur le revers de Presko*). Non, mais comme je vois que vous avez eu un décès dans votre famille on va vous laisser aller vous accueillir chez vous...

THÉRÈSE. Qu'est-ce qui vous est arrivé Radham ?

PRESKO. C'est une histoire affreuse, c'est mon beau-frère, il est tombé dans une machine agricole.

MORTEZ. C'est horrible...

PRESKO. Il a été moissonné, lié... je serais bien resté un petit peu pour discuter avec vous.

MORTEZ. Vous savez, on n'y connaît pas grand-chose en machine agricole.

PRESKO. Ah, oui, je comprends vous êtes occupés.

MORTEZ. Oui, oui... occupés...

MorteZ, la bouche pleine, peut à peine articuler ses phrases et prononce de temps en temps quelques mots indistincts. Presko lui répond comme s'il comprenait tout.

PRESKO. C'est dommage, mais Madame Thérèse, je pourrais peut-être redescendre à l'occasion.

MORTEZ. Voilà, c'est ça, redescendez plutôt à ce moment-là, Monsieur Preskovitch, on sera plus détendus, plus relax, si ça se trouve on sera même pas là...

PRESKO. Je redescends à l'occasion, au revoir Monsieur MorteZ.

Presko sort et MorteZ se précipite pour cracher son chocolat.

MORTEZ. Vous voulez cracher Thérèse ?

THÉRÈSE. Non, je le mange quand même car c'est offert de bon cœur.

MORTEZ. Vous êtes une sainte Thérèse. Monsieur Preskovitch, merci beaucoup ! Poubelle immédiatement...

Thérèse décroche le téléphone, pour vérifier que l'homme est toujours en ligne.

THÉRÈSE. Est-ce qu'il est encore là, celui-là ?

L'HOMME. C'est bon... C'est bon... j'en ai plein les couilles... prépare-toi grosse salope...

MorteZ raccroche le combiné que Thérèse a laissé tomber...

MORTEZ. Ah !

On sonne à la porte.

scène 4

Entre Josette. Elle pousse un caddie, elle a l'air poursuivie et est visiblement enceinte de plusieurs mois... De plus elle a un défaut de prononciation causé par une dentition malheureuse.

JOSETTE. Fermez la porte, il arrive ! il arrive ! il arrive ! il est derrière, il arrive !

THÉRÈSE. Qu'est-ce que c'est ce déménagement ?

JOSETTE. J'ai pris toutes mes affaires, j'ai rien laissé du tout.

THÉRÈSE. Tu as drôlement bien fait, je te donne les clés pour sortir...

JOSETTE. Mais je ne peux pas sortir, il m'attend dehors avec un gourdin, ce con.

MORTEZ. Mais qui est-ce qui vous attend, mademoiselle ?

JOSETTE. Eh bien, c'est Félix

THÉRÈSE. Félix, c'est son fiancé.

JOSETTE. Oui, c'est mon fiancé.

MORTEZ. Celui qu'à les jambes coupées ?

JOSETTE. Non, c'est mon nouveau fiancé.

THÉRÈSE. Bon, maintenant Josette, tu vas te calmer...

JOSETTE. Mais enfin, Thérèse, je ne peux pas sortir d'ici, il m'attend dehors avec un gourdin, il a essayé de me faire passer par le vide-ordures, alors j'ai fait mes paquets en troisième vitesse et j'ai filé avec le caddie, seulement on peut pas prendre le métro avec le caddie, alors, depuis Pyrénées, je cours avec le caddie, il a suivi le caddie à la trace avec le gourdin.

MORTEZ. Mais, dites-donc, il a l'air dangereux ?

JOSETTE. Oui, il est drôlement dangereux, il a mis la télé à la consigne et il a bouffé le ticket.

MORTEZ. Mais il ne va pas venir ici, au moins ?

JOSETTE. Mais si, il est au café d'en face, j'ai reconnu son caddie, en plus il est très énervé, il a bu plein de picons-bières !

THÉRÈSE. Bon eh bien viens, je vais lui dire deux mots à ce

citoyen...

JOSETTE. N'y va pas Thérèse, n'y va pas...

MORTEZ. Je préfère venir avec vous si cet homme a vraiment le gourdin.

JOSETTE. Méfiez-vous, il a des pouvoirs, il est médium ! bon... moi je vais appeler la police pour Félix...

Thérèse et Mortez sortent. Josette reste seule, elle décroche le combiné et c'est l'obsédé, toujours en ligne, qui, évidemment, va lui répondre.

JOSETTE. Allô, la police ?

L'HOMME. Si tu avances quand je recule comment veux-tu comment veux-tu que je t'encule...

JOSETTE. Mais quoi, qu'est-ce que c'est ?

L'HOMME. C'est pas Thérèse ?

JOSETTE. Non !

L'HOMME. C'est une nouvelle ? Comment tu t'appelles ?

JOSETTE. Ah moi c'est Josette.

L'HOMME. Je t'encule, Josette, je te mets, je te retourne, je te rebaïse et tu me sucées...

JOSETTE. Non, mais dites-donc... non mais avec quoi tête de nœud, fous-moi la paix, four à merde !

L'HOMME. Soyez polie ! Je voulais parler à Thérèse, je rappellerai !

JOSETTE. Eh bien rappelle plus tard, malpoli, malpoli, va... *(Elle raccroche.)* Ah, bravo la police !

Entre Katia. C'est visiblement un homme travesti en femme, il a l'air désespéré, il a cassé le talon d'une de ses bottes, et boite.

KATIA. C'est bien ici Détresse-Amitié ?

JOSETTE. Oui, madame.

KATIA. Alors c'est quatrième droite ici, c'est droite quand on rentre et gauche quand on sort de l'ascenseur. Vous m'avez mal indiqué tout à l'heure.

JOSETTE. Mais dites-donc, je ne vous ai rien indiqué du tout, moi, je viens d'arriver, ça m'étonnerait que je vous aie indiqué quelque chose.

KATIA. En plus, j'ai pétié mon talon en marchant, et puis j'ai pris du jus avec votre minuterie, elle est cassée, merci la journée !

JOSETTE. Eh bien tenez, asseyez-vous là avec votre jambe...

KATIA. Et puis, on étouffe ici, hein... Il n'est pas là le monsieur que j'ai eu tout à l'heure au téléphone ?

JOSETTE. Eh bien non, il est parti avec Félix, mais il revient de suite.

KATIA. Ah, vous en êtes sûre ?

JOSETTE. Non pas du tout, ça dépend de Félix.

KATIA. C'est parce que je suis au bout du rouleau, moi.

Josette fouille dans son caddie et sort des papiers de sécurité sociale.

JOSETTE. Je ne comprends rien du tout à la sécu, alors leurs papiers, merci ! Vous avez des enfants, vous ?

KATIA. Non.

JOSETTE. Vous êtes marié ?

KATIA. Non.

JOSETTE. Soyez pas triste, ça viendra, chaque pot a son couvercle. C'est quoi votre métier ?

KATIA. Sapeur-pompier.

JOSETTE. Oh, ben dites-donc, c'est un beau métier, surtout pour une dame. (*Elle prend une feuille de sécurité sociale pour la remplir.*) Bon, alors 2 63 08 062 284 je ne comprends pas, ça tient pas dans les cases, il n'y a pas assez de place. Bon, recommence doucement Josette : 2 63 08 062 284... eh bien voilà, eh bien voilà, ça c'est tout la sécu, ils vous donnent un numéro, ça ne rentre même pas dans les cases ! Regardez.

KATIA. Oui, évidemment, c'est pour la date de naissance là.

JOSETTE. Ah, non, la date de naissance, je l'ai mise là.

KATIA. Oui, mais là c'est pour votre nom, vous voyez, vous avez une ligne de retard sur tout alors refaites-le.

JOSETTE. Ah la la, je ne comprends rien, bien tiens je vais leur foutre une flèche. (*Elle raye.*)

KATIA. Non, ne rayez pas, ça passe par ordinateur. C'est un vrai torchon votre truc.

JOSETTE. A propos de torchon, la sécu m'a envoyé un autre papier, je ne sais pas ce que je dois en faire.

KATIA. Dites-moi vous êtes sûre qu'il va venir le monsieur que j'ai eu tout à l'heure au téléphone ?

JOSETTE. Mais oui, mais oui... C'est une lettre violette, ils m'ont dit, ne paumez pas la lettre violette...

KATIA (*s'intéressant aux formulaires*). Mais oui, c'est très simple, il faut demander une fiche d'état civil du mari, puis vous remplissez la feuille violette.

JOSETTE. Oui, mais dites-donc, d'abord j'ai pas de mari et puis la feuille, c'est exactement pareil, il n'y a pas assez de place dans les cases pour mettre les réponses.

KATIA. Mais qu'est-ce que vous avez foutu dans les cases ? Ça déborde !

JOSETTE. Mais oui c'est ce que je vous dis, il n'y a pas assez de place !

KATIA. Exercez-vous une activité professionnelle ? — Ça dépend. Évidemment, on vous demande de répondre par oui ou par non, alors ça dépend, ça dépasse !

JOSETTE. Mais évidemment, ça dépasse, c'est ce que je vous dit depuis une heure ! Je ne suis pas plus bête qu'une autre quand même.

KATIA. Qu'est-ce que c'est ça, Zézette épouse X ?

JOSETTE. Zézette, épouse X.

KATIA. Ah pardon !

JOSETTE. Vous savez pas lire ? Là, c'est écrit en tout petit, il y a écrit pour les femmes mariées ou veuves, mettre le nom de jeune fille suivi de deux points : épouse X ou veuve Y. Alors moi j'ai marqué Zézette épouse X.

KATIA. Et Zézette c'est qui ?

JOSETTE. Zézette, c'est moi, c'est comme ça qu'on m'appelait quand j'étais petite. C'est mon nom de jeune fille !

KATIA. Et X ? Vous êtes mariée à X ?

JOSETTE. Eh bien non, je ne suis pas mariée, mais je préfère pas leur dire parce que je suis enceinte jusqu'aux dents, ça fait mauvais genre.

KATIA. Bon, allons-y. Nom, prénom, vous l'avez. Date de naissance ?

JOSETTE. Bon, alors date de naissance c'est le 1.7.33.

KATIA. Bon ! Lieu de naissance ?

JOSETTE (*incompréhensible*). Montgeron.

KATIA. Quoi ?

JOSETTE. Montgeron. Vous m'avez fait tromper là, merci beaucoup !

KATIA. Alors Montgeron.

JOSETTE. Eh bien dites-donc, c'est huit, le mois d'août, c'est huit.

KATIA. Alors 1.8.33 ?

JOSETTE. Oui, huit août 33.

KATIA. Vous venez de me dire 1.8.33.

JOSETTE. Eh bien oui, c'est le mois d'août qui m'a fait tromper. Vous n'avez qu'à mettre huit août en toutes lettres.

KATIA. Non, je ne peux pas, il faut mettre des chiffres, il n'y a pas suffisamment de place dans les cases.

JOSETTE. Bon, eh bien voilà, vous n'y arrivez pas mieux que moi ! Maligne, hein ?

KATIA. Montgeron, c'est quoi comme département ?

JOSETTE. Alors attendez. (*Elle parle à toute vitesse...*) Avant c'était 78, ça faisait partie de la Seine et Oise, maintenant c'est les Yvelines, mettez 92, 93, ils sauront à la poste.

KATIA. C'est pas la poste, c'est la sécu. Bon, ça n'a pas d'importance, profession de l'époux ?

JOSETTE. Oh, profession de l'époux ! oh, il faut mettre quelque chose ? ils vont me passer un savon ! Tiens, mais vous mettez ce que vous voulez.

KATIA. Eboueux, ça va ?

JOSETTE. Non mais dites-donc, pourquoi pas ramasseur de poubelles, ça va pas ça... attendez... ça vous ennuie si on met sapeur-pompiste ?

KATIA. Non je ne peux pas c'est trop long.

JOSETTE. On va mettre autre chose, on va mettre... ministre. Non

c'est trop ministre, attendez on va mettre bureauulier.

KATIA. Comment ?

JOSETTE. Bureauulier, celui qui travaille dans les bureaux.

KATIA. Ah, oui bureauulier.

JOSETTE. Non, bureauulier.

KATIA. Oui, c'est ce que je dis bureauulier.

JOSETTE. Mais c'est pas bureauulier, c'est bureauulier, mais si c'est pour foutre n'importe quoi, c'est pas la peine ! Vous êtes complètement abruti vous alors, et puis regardez dites-donc, vous avez fait des saloperies partout. Vous avez tout raturé ma feuille violette, sac à merde !

KATIA. Mais qu'est-ce qu'elle me dit la mongolienne là !

JOSETTE. Sac à merde !

KATIA. Tiens, je vais te faire bouffer ta feuille violette !...

Katia déchire la feuille, Josette lui flanque un coup de pied dans les tibias, Katia s'effondre dans le canapé.

KATIA. Elle m'a niqué le pied...

JOSETTE. Pourquoi pas marronnier aussi.

Entre Morez. SCENE 5

JOSETTE. Ah ! ça Pierre, vous tombez bien, parce que c'est la dame désespérée que vous lui avez indiqué porte à gauche, alors que c'est porte à droite, alors elle m'a tout salopé ma feuille violette.

MORTEZ. Écoutez Josette, Félix est au café, tout est arrangé, il vous attend avec Thérèse... Alors allez-y...

JOSETTE (*en sortant*). Ah, bien dites-donc... ça m'étonnerait qu'il est calmé... (*Revenant.*) Au fait, je voulais vous dire un truc, y'a un monsieur très malpoli qu'a téléphoné, il voulait enculer Thérèse...

MORTEZ. Oui... mais c'est un ami...

JOSETTE. Ah bon ! (*Elle sort.*)

MORTEZ. C'est à quel sujet madame s'il vous plaît ?

Katia se retourne. Mortez se crispe en apercevant le travesti.

MORTEZ. C'est cela oui, c'est cela. C'est-à-dire bien sûr, c'est à vous que j'ai dit de passer quoi.

KATIA. C'est cela.

MORTEZ. J'ai toujours eu beaucoup de chance. Bonjour.

KATIA. Katia, je suis ravi.

MORTEZ. Pierre MorteZ, moi de même.

KATIA. Ah, oui, évidemment vous êtes surpris.

MORTEZ. Non, non pas du tout. Si vous voulez, j'ai l'habitude, au contraire, toutes sortes de gens nous appellent ici, figurez-vous, la semaine dernière j'avais un communiste à l'appareil, alors c'est pour vous dire.

KATIA. Oui, mais c'est la voix. C'est l'éternel problème de la voix, la voix ça trompe souvent, moi-même j'ai fait la connaissance de Lucien Jeunesse, eh bien je ne l'imaginai pas du tout comme ça.

MORTEZ. Sans blague, comme ça vous connaissez Lucien Jeunesse
PASCA C S E V A N
P A S C A C S E V A N
alors ?

KATIA. Très, très peu, on me l'a présenté très rapidement dans une boîte une soir, c'est-à-dire j'étais avec de très bons amis belges, sur la côte d'Azur...

MORTEZ. C'est cela oui...

KATIA. Oui, on avait très mal diné, alors on s'était dit, bon, on va terminer la soirée en mangeant un gaspato, vous savez le truc avec les gros haricots rouges.

MORTEZ. Ah, oui, un chili con carne.

KATIA. C'est ça oui, un chili con carne. Alors on est allés dans une boîte privée de Nice : « La Camargue »...

MORTEZ. ~~C'est ça~~ oui... C A K A R G O E

KATIA. Vous connaissez « La Camargue » ?

MORTEZ. Non, non je ne connais pas « La Camargue ».

KATIA. Non, c'est très surfait... parce qu'il se trouve que le disc-jockey qui est le beau-frère de cet ami belge qui nous avait invités... je ne vois pas pourquoi je vous raconte tout cela, n'est-ce pas, vous n'en avez rien à foutre ?

MORTEZ. Pas du tout, je vous écoute avec attention, continuez donc, c'est le beau-frère du disc-jockey qui connaissait Lucien Jeunesse ? S E V A N
P A S C A C

KATIA. Mais non, mais pas du tout, mais vous ne suivez pas, on l'a

rencontré le lendemain, à l'occasion d'un jeu de plage, mais enfin je vois très bien ce que vous pensez, je suis vide, je n'ai pas de vocabulaire, cela n'a strictement aucun intérêt, et là je fais attention, mais si je ne me retiens pas, je suis d'une vulgarité ahurissante, je ne sais pas raconter les histoires, je n'ai pas d'humour.

MORTEZ. Vous avez fini là. Bon, pas du tout, vous racontez très bien, justement vous m'avez dépeint cette soirée avec brio.

KATIA. Avec qui ?

MORTEZ. Avec personne, avec brio, c'est une expression si vous voulez...

KATIA. Vous voyez, là c'est l'exemple frappant, j'ai voulu faire de l'humour, c'est tombé complètement à plat.

MORTEZ. Avec brio. Ah, ah, ah... (Il rit bêtement.) C'est très bon, c'est très bon, très drôle.

KATIA. C'est trop tard.

MORTEZ. Non, c'est excellent... Je la replacerai... Enfin à supposer que je connaisse une personne qui s'appelle brio... je la replacerai...

KATIA. Non, mais là vous riez pour me faire plaisir, je le vois bien.

MORTEZ. Mais non.

KATIA. Mais si, c'est exactement comme pour danser, voyez. J'adore danser, eh bien les gens refusent de danser avec moi, parce que soi-disant j'ai des grands pieds, ils sont normaux ?

MORTEZ. Mais bien sûr.

KATIA. Alors, c'est lamentable peut-être, mais je danse seul.

MORTEZ. Eh bien vous avez tort, vous avez tort, écoutez, je vais vous faire une confidence et vous donner un bon conseil avant que vous ne partiez. D'accord ? Voilà, moi-même, je suis un piètre danseur, je danse très mal, mais vraiment très mal et pourtant je ne perds jamais une occasion de m'amuser, vous savez pourquoi ? Parce que je me fiche de l'opinion des autres, je n'ai aucun complexe, et vous devriez en faire autant, voilà la solution, merci Monsieur MorteZ ! et voilà...

KATIA. Mais vous-même, je suis sûr que vous seriez gêné de danser avec moi ?

MORTEZ. Ah mais pas du tout ! pas du tout ! du tout, du tout...

KATIA. Vous avez de la musique là ?

MORTEZ. Oui, on a une espèce de petit appareil mais qui n'est pas très puissant, oui, oui...

KATIA. Vous me la mettez ?

MORTEZ. Pardon ?

KATIA. Vous me mettez la musique ?

MORTEZ. Oui, oui, bien sûr.

KATIA. Vous êtes très aimable, hein ?

MORTEZ. Vous savez, on n'est pas très riche, on a Sœur Sourire mais ça peut pas aller, alors on va mettre autre chose. Voilà.

On entend la voix de Charles Aznavour... Quand MorteZ se retourne, Katia se prépare à danser... MorteZ a un choc...

KATIA. Eh bien allons-y, dansons.

MORTEZ. Ah oui, allons-y, dansons.

KATIA. Vous préférez conduire Monsieur MorteZ ?

MORTEZ. Mais oui, tant qu'à faire oui, je préférerais.

KATIA. Eh bien allons-y.

MORTEZ. Allons-y.

KATIA. C'est un bon slow ?

MORTEZ. C'est excellent, c'est excellent.

KATIA. Vous aimez Charles Aznavour ?

MORTEZ. Ah oui, c'est un grand chanteur. Enfin par la réputation, si ce n'est pas la taille, bien sûr.

KATIA. Il paraît que c'est un très mauvais danseur.

Katia a la main qui glisse dans le dos de MorteZ.

MORTEZ (*se dégageant, hystérique*). Ah, ah, ah excusez-moi, je suis chatouilleux, ne le prenez pas mal, je suis une vraie pile électrique, je suis vraiment chatouilleux, vraiment, même avec les f... je suis chatouilleux, bon.

KATIA. Oh, je sais, ça doit faire bizarre de nous voir danser tous les deux, seuls dans ce grand bureau très froid. Vous ne pouvez pas savoir le bien que ça me fait.

MORTEZ. Oh, mais certainement. Vous savez que moi-même je me rends compte que finalement il vaut mieux danser dans un endroit

trop frais que trop chaud ne serait-ce que pour la transpiration, vous savez... la sueur, la sueur.

KATIA. Vous avez parfaitement raison, regardez par exemple, à « La Camargue », eh bien on étouffe.

MORTEZ. Ah, bon...

KATIA

Qu'est-ce qui se passe Monsieur MorteZ, je vous sens un peu crispé là ?

MORTEZ. Non, non...

KATIA. Je ne vous ai pas marché sur les pieds... ?

MORTEZ (*se dégageant*). Lâchez-moi sale pédale ! Mais c'est pas vos pieds qui me gênent, c'est votre vice !... (*Il se laisse aller à quelques cris hystériques...*) Excusez-moi, excusez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris, je suis sorti de mes gonds, j'ai dû dire des choses que je ne pensais pas et je vous prie de m'en excuser. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

KATIA. Mais attendez, je n'ai pas très bien compris, finalement vous dites que je suis anormal, je n'ai le droit d'être différent ?

MORTEZ. Non, non, pas du tout justement, vous avez absolument le droit d'être vicieux, excusez-moi...

KATIA. Pardon ? Pardon ? Alors ça commence, bien entendu, alors ma tendance « plus », vous appelez ça un vice. Tu veux mon pied dans les couilles ?

MORTEZ. Mais calmez-vous, je vous en prie, faites preuve d'humour. Calmez-vous ! (*Il le pousse sur le canapé.*)

Entrent Thérèse et Josette en courant. Thérèse est décoiffée et Josette hurle terrorisée. SCÈNE 5 BIS

THÉRÈSE. Pierre, il nous suit. (*Elle saigne du nez.*)

JOSETTE. Il est très énervé, il a bu plein de picons-bières...

MORTEZ. Mais Thérèse, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

THÉRÈSE. Il a voulu frapper Josette, je me suis mise devant, c'est moi qui ai tout pris.

JOSETTE. Et oui forcément à cause du petit j'ai préféré que ce soit Thérèse qui prenne tout !

On sonne à la porte. Les deux femmes hurlent. Elles se précipitent dans la pièce d'à côté pour s'y cacher.

FÉLIX (off). Josette, Josette...

MORTEZ (à Katia qui manifeste). Tous, calmez-vous !

Mortez ouvre la porte. Félix entre. Il est habillé en père Noël, un peu débraillé, avec la hotte et tous les accessoires... Il entre en coup de vent puis s'arrête, un peu décontenancé.

FÉLIX. Re-bonsoir monsieur.

MORTEZ. Oui, re-bonsoir Félix.

FÉLIX (à Katia qu'il ne distingue pas bien). Bonsoir madame.

KATIA (voix grave). Bonsoir.

FÉLIX. Euh, bonsoir monsieur-dame. Chouchou est là ?

MORTEZ. Non.

FÉLIX (se dirigeant vers la porte de la pièce). Chouchou est là. Je l'ai vue rentrer.

MORTEZ. Félix, vous êtes un garçon certainement bourré de qualités... mais Josette elle ne veut plus vous voir... (*Montrant la porte.*) C'est un placard. Sincèrement vous la dégoutez, la Josette.

FÉLIX. C'est pas possible qu'elle ait dit ça, c'est pas possible, c'est cette femme qui a dû la monter contre moi.

MORTEZ. Non, non elle me l'a dit à moi.

FÉLIX. C'est pas possible, je ne vous crois pas, c'est une espèce de pudeur qui consiste à dire qu'elle m'adore parce qu'il n'y a pas deux heures, on était dans les bras l'un dans l'autre, à roucouler comme deux pigeons...

MORTEZ. Elle nous a quand même dit que vous la frappiez, la Josette.

FÉLIX. Elle a dit ça ?

MORTEZ. Oui, Félix.

FÉLIX. Ah, la salope, vous allez voir ce qu'elle va prendre. Bah, c'est des querelles d'amoureux, ça. Vous êtes marié, vous ne vous êtes jamais disputé avec votre femme ?

MORTEZ. Oui, mais jamais à coups de tournevis.

FÉLIX. Question de tempérament... on prend ce qu'on a sous la main.

MORTEZ. Excusez-moi... Je ne suis pas bricoleur...

FÉLIX. C'est une question de tempérament, mais là vraiment, je suis au bout du rouleau, je vous assure, et pourtant, j'ai fait des efforts, vous voyez, j'ai essayé de trouver un boulot stable, pour faire vivre le petit, si ça se trouve, il n'est même pas de moi ce gosse, je vous en supplie, monsieur, laissez-moi la voir une minute, oh, écoutez, soyez sympa, c'est pour lui souhaiter joyeux Noël. S'il vous plaît...

MORTEZ. Écoutez, Félix, vous êtes un garçon charmant, certainement bourré, mais alors bourré...

FÉLIX. Mais pas du tout...

MORTEZ. ... bourré de qualités. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, Josette n'est pas là, elle est partie à Noisy-le-Sec avec sa cousine, elles sont parties toutes les deux, et moi je suis en pleine discussion avec cette personne qui est dépressive...

FÉLIX. Avec le détraqué là ?

MORTEZ. Alors justement, j'aimerais que vous nous laissiez seuls tous les deux.

FÉLIX. Oh, bien d'accord, j'ai compris, j'ai compris, je passe une jupe et puis je reviens.

MORTEZ. Justement, Félix, vous ne revenez pas. Ce n'est pas l'Armée du Salut ici, c'est pour les désespérés, c'est pas pour les clochards.

FÉLIX. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse pour que vous croyez que je suis désespéré, nom de Dieu de merde. Il faut que je vous téléphone ?

MORTEZ. Oui, d'une cabine de l'extérieur.

FÉLIX. Oui, il faut que je me tue aussi ?

MORTEZ. Oui, vous pouvez faire ça aussi.

FÉLIX. Quoi ? Vous voulez que je me tue ?

MORTEZ. Allez-y, allez-y, je vous regarde.

FÉLIX. Mais je vais le faire hein, je vais le faire !

Félix prend une pincette dans la cheminée et tente de s'étrangler avec. Inutilement.

MORTEZ. Alors, écoutez, prenez une ceinture ce sera plus sûr. (A Katia.) Ne faites pas attention à lui, c'est un simulateur.

Katia fait mine de s'en aller.

KATIA. Joyeux Noël, Monsieur MorteZ...

MORTEZ. Non, non s'il vous plaît, nous avions entamé une conversation passionnante, je vous en prie, restez...

FÉLIX (*monté sur une chaise pour se pendre au lustre*). Je veux voir Josette ou je me pends, faites attention, j'ai le matériel.

MORTEZ. Ne faites pas attention à lui. C'est un simulateur.

FÉLIX. Vous allez voir ce que c'est qu'un vrai simulateur. Vous allez voir ce que c'est !

MORTEZ. C'est cela oui.

- **Félix** : On vient ici chercher un peu de réconfort, eh bien, c'est raté. (*Félix s'est accroché au lustre avec une corde et menace de faire tomber le tabouret*) Je compte jusqu'à cent et je saute.
- **MorteZ** : C'est cela, oui... (*le téléphone sonne, il décroche*) Allô, oui ?
- **L'homme** : Thérèse, je te pine, je te suce...
- **MorteZ** : Ca suffit, ça suffit... (*il raccroche*)
- **Katia** : Je ne peux pas parler dans le bruit, salut.
- **Félix** : C'est ça, barre-toi, tu vois bien que tu n'intéresses personne, si tu étais vraiment désespéré, tu ferais pas chier le monde avec ta perruque.
- **Katia** : Je ne suis pas désespéré, peut être ?
- **Félix** : Ta gueule !

Katia tape sur le tabouret. Félix tombe, la corde se détend, Félix hurle. Josette et Thérèse, affolées par les cris, sortent de la pièce. Tout le monde parle en même temps. Katia se réfugie sur le canapé près de Thérèse.

MORTEZ (*à Thérèse*). Ne vous inquiétez pas, c'est un simulateur. (Il présente Katia à Thérèse). C'est la personne qui a téléphoné.

KATIA. Thérèse, tu ne me reconnais pas ?

Pendant ce temps, Josette a décroché Félix. Celui-ci tente maintenant de l'étrangler. MorteZ intervient et essaie de mettre Félix à la porte.

MORTEZ. Lâchez cette femme, Félix... Et hop dehors.

FÉLIX. Mais je l'aime, je l'aime à mourir, je l'aime à mourir !

MorteZ parvient à le jeter dehors. Il s'empare de la hotte que Félix a oubliée et il la jette par la porte.

MORTEZ. Et la hotte avec ! (Il claque la porte.)

THÉRÈSE. Mais non Pierre ! Monsieur Preskovich !

Elle ouvre la porte, Preskovich a pris la hotte dans la figure... Il rentre, un accordéon à la main. SCÈNE 6

PRESKO (*ahuri*). Je me suis cogné dans votre panier.

Profitant de la porte ouverte, Félix réapparaît. MorteZ le repousse, et claque la porte. Hurllements et coups de sonnette. MorteZ rouvre la porte.

MORTEZ. Et dégagez votre doigt !

FÉLIX (*off*). Merci !

PRESKO (*donnant la hotte à MorteZ et s'adressant à Thérèse*). Je descendais pour vous chanter une chanson de Noël de mon pays.

THÉRÈSE. Oui, mais vous savez avec les fêtes de fin d'année on est un peu débordés.

PRESKO. Oui, mais c'est très bon, c'est mon frère qui l'a écrite, c'est un semi professionnel ; il anime les bals et les soirées dans les usines...

MORTEZ. Écoutez, Monsieur Preskovich, vous nous la chanterez une autre fois parce que là, on est très occupés, donc, n'est-ce pas, bien sûr.

PRESKO. Bien sûr, mais je voudrais vous demander une permis-

sion... Voilà, je ne l'ai jamais chantée que tout seul chez moi devant la glace, alors, j'aimerais la chanter une fois avec du monde.

MORTEZ. **NON, NON, NON.**

PRESKO. Un seul couplet et après je me sauverai.

THÉRÈSE. Allez, Pierre, un seul couplet et après ils se sauveront.

JOSETTE. Oh, oui j'adore la musique.

PRESKO. Vous êtes bien gentille, ça me fait beaucoup de plaisir... Vous allez voir c'est très caustique. *(Il chante en s'accompagnant à l'accordéon, sur l'air de « Petit Papa Noël », dans une langue incompréhensible.)* Djagi papa bovitch quadi tchech tsi la tsi ti od Ukraine, atchum itchum tibichum. Namour namorovitch pou pou

JOSETTE tchi: **C'EST BEAU**

KATIA. **C'EST NUL**

PRESKO. C'est dommage vous pouvez pas comprendre les finesses parce que vous ne comprenez pas la langue...

JOSETTE. Ah ! bon c'était pas français ?

PRESKO. Je vais vous transmettre en français... ça fait : « Petit papa Noël, quand tu reviendras d'Ukraine avec tes allume-gaz par milliers, n'oublie pas mes petits souliers si j'ai pu m'en procurer au Goum. C'est très caustique, parce que la cuir est très recherchée chez nous. *(Il recommence à jouer.)* Alors après ça fait...

MORTEZ *(hurle)*. Ah non, Monsieur Preskovitch ! Vous avez dit un seul couplet, alors promis c'est promis, repris c'est juré !

PRESKO. Excusez-moi, c'est la voix de mon frère, la musique, tout ça, je m'emporte, je m'emporte, ça me chauffe le cœur...

MORTEZ. Et nous c'est les oreilles.

PRESKO. Je ne vais pas vous transmettre le deuxième couplet ?

MORTEZ. Non.

PRESKO. Non, non parce qu'il y a des dames qui sont là, et il explique dedans pourquoi il a fait trois mois d'antibiotiques, c'est très caustique ! Vous savez mon frère est un humoristique très connu dans notre pays, il fait un gros succès avec cette chanson, ça lui a rapporté deux ans d'hôpital psychiatrique.

KATIA. J'ai l'impression qu'il a un peu le même genre d'humour que moi, votre frère, hein ?

PRESKO. Oui, vous avez l'air très caustique aussi.

MORTEZ. Bon, eh bien écoutez, Monsieur Preskovitch, vous nous avez fait mourir de rire avec votre frère, mais là franchement, il faudrait qu'on s'y mette, donc n'est-ce pas, bien sûr.

PRESKOV. Je serais bien resté un petit peu.

THÉRÈSE. Vous savez le temps nous est imparti et malheureusement, *Il faudrait taper à l'accordéon.*

PRESKO. Eh oui, vous voulez que je m'en aille...

THÉRÈSE. Non, oh, sans vous en aller...

MORTEZ. Vous pourriez vous diriger vers la porte...

PRESKO. Bon, je vais m'en aller...

MORTEZ. Vous ne prenez pas l'accordéon ?

THÉRÈSE. Oh oui, l'accordéon,

PRESKO. Non, je n'en aurai plus besoin. Je voulais juste chanter une dernière chanson.

PRESKO. C'est pour vous, Madame Thérèse.

THÉRÈSE. *Merci, je le fais en musique en l'honneur de votre frère Pierre*

MORTEZ. Écoutez, Monsieur Preskovitch, eh bien on est très contents que vous soyez passé nous voir une dernière fois, ce soir.

THÉRÈSE. Très contents.

PRESKO. Mes chocolats vous ont plu ?

MORTEZ. Énormément, Monsieur Preskovitch, on s'en est goinfrés avec Thérèse, on n'a pas arrêté...

JOSETTE. J'en ai pas eu moi, Thérèse, des chocolats ?

KATIA. Moi, non plus.

PRESKO. Alors offrez-en à mesdames...

JOSETTE. Eh bien oui, offrez-en à mesdames. *(A Katia.)* C'est nous.

MORTEZ. Oui bien sûr... On va en offrir à ces dames, bien sûr... Alors vous me dites Thérèse, c'est froid là ? C'est tiède... C'est chaud, je brûle ? *(Mortez fait semblant de chercher la boîte de chocolats, finalement il se résout à les sortir de la poubelle où il les avait jetés auparavant.)* Oh, vous les aviez cachés dans la poubelle,

Thérèse.

PRESKO. Je comprends, je comprends, vous ne les aimez pas, vous les avez jetés.

THÉRÈSE. Non, pensez-vous, si je n'en ai pas pris plus, c'est uniquement à cause de *MON* *faute* *Mortez offre les chocolats à tout le monde.*

MORTEZ (à Katia, à voix basse). Un conseil, faites semblant de croquer.

KATIA. Pardon ?

MORTEZ. Faites semblant de croquer, c'est un conseil.

JOSETTE. Et moi, Pierre, je fais semblant de croquer ?

MORTEZ. Mais non, mangez, vous ! Thérèse ?

THÉRÈSE. Je vais me faire attraper par le docteur.

MORTEZ. Monsieur Preskovich ?

PRESKO. Allez, un dernier.

MORTEZ. Pour la route !

PRESKO. Vous n'en prenez pas Monsieur Mortez ?

MORTEZ. Euh, non. (*Culpabilisé.*) Si.

Ils mangent des chocolats en faisant d'affreuses grimaces de dégoût.

MORTEZ. Thérèse, je ne sais pas si vous aviez remarqué, mais il y en a plusieurs sortes.

THÉRÈSE. Remarquez, il y a un petit air de famille, quand même.

PRESKO. Oh, mais je vous comprends, sans la Schlovetnie, ça n'a pas beaucoup de goût. Je crois qu'il m'en reste une bouteille, je vais vous la descendre à l'occasion.

MORTEZ. C'est ça, à l'occasion, Monsieur Preskovich !

Mortez reconduit Presko, lui ouvre la porte, et Presko sort. Dès qu'il est sorti, tous crachent leur chocolat. Presko rentre à nouveau, Mortez, surpris, reprend le chocolat craché et le remet dans sa bouche.

PRESKO. Monsieur Mortez ?...

MORTEZ. Écoutez Rhadam.

PRESKO. Je vous aurais bien dit un petit mot...

MORTEZ. Non, vraiment... (*Il réussit à faire sortir Presko.*) Vous l'avez craché Josette ?

JOSETTE. Bien dites-donc, c'est trop tard, c'est coincé dans les dents. Dites, vous savez, Monsieur Pierre, y'a un truc qui m'aurait fait plaisir : c'est que vous me donniez la boîte pour faire du rangement.

MORTEZ. Écoutez ma petite Josette, je ne savais pas que vous alliez passer, je vous l'offre. C'est mon cadeau de Noël ! (*Il offre la boîte en plastique à Josette.*)

JOSETTE. C'est vrai, Monsieur Mortez ?

MORTEZ. Oui, oui, c'est pour vous. Je vous l'offre, toute la boîte, le couvercle, tout...

JOSETTE. *Vous ne vous rendez pas de mon plaisir ?*

MORTEZ. Non, non je vous assure, vous pouvez jeter ce qu'il y a dedans, mais c'est pour vous.

JOSETTE. Eh bien dites donc, c'est drôlement chic ça, ça me fait drôlement plaisir parce que, voyez, c'est mon premier cadeau de Noël depuis que je suis née.

MORTEZ. Vous savez, quand on peut faire plaisir !

JOSETTE. Eh bien, c'est gentil, surtout une belle boîte en plastique orange comme ça. Allez, on se fait la bise.

MORTEZ. Pour le nouvel an plutôt, d'accord ?

JOSETTE. D'accord, et on se fera *Des Saint-Nicolas, elle et la belle elle 32*

MORTEZ. Écoutez, Thérèse, il serait peut-être temps que nos petits amis rentrent chez eux.

KATIA. Je voudrais rester encore un petit peu... Thérèse...

THÉRÈSE. Non, non...

MORTEZ (à Katia). Calmez-vous hystérique !

KATIA (à Mortez). Macho.

THÉRÈSE (à Josette). Josette, ça va bientôt être l'heure des petits souliers dans la cheminée, papa Noël va venir, il va apporter un beau cadeau à Josette.

JOSETTE. M'enfin, ma pauvre Thérèse, ça fait au moins deux ans

moi, que j'y crois plus, au père Noël ! —

On entend un énorme fracas dans la cheminée. Félix, toujours habillé en père Noël en tombe. Josette hurle.

JOSETTE. Féliiiiiix !... **E N T R A C T E** / **S C E N E 7**

FÉLIX. Tu vas venir avec moi ?

JOSETTE. Non, je viendrai plus jamais avec toi.

FÉLIX. Tu veux venir avec moi, nom de Dieu !

MORTEZ. Non, là, Félix, il y en a marre. Félix, vous êtes un garçon charmant, certainement bourré de qualités...

Félix sort un revolver et les menace. Josette hurle.

MORTEZ. C'est grotesque Félix, lâchez ce jouet.

Félix tire en direction d'une petite statue qui éclate en morceaux.

MORTEZ (terrifié). Oui, eh bien alors méfiez-vous ce n'est pas un jouet.

FÉLIX. Tu vas venir avec moi, nom de Dieu, tu vas venir avec moi !

KATIA. Monsieur père Noël, je tiens à vous dire que je n'ai rien à voir avec tout ça, je suis uniquement une personne dépressive, de passage, je suis claquée, je vais m'en aller...

FÉLIX. Ta gueule, miss Monde... tu bouges pas toi ! Tu restes là ! Chouchou, la prochaine c'est toi, si tu ne me suis pas je te tue ! Je m'en fous.

JOSETTE. Je préfère mourir plutôt que de venir avec toi !

FÉLIX (braquant Katia). Ah déconne pas Josette, je vais tirer dans la grosse.

KATIA. Ah, non mais ça va plus, non ! J'arrive ici parce que je suis dépressive et il y a une bargeot qui me met en joue, mais ça va pas bien non ? Mais pourquoi vous vous butez sur cette femme, il y en a pas d'autres ? Non je ne parle pas pour moi. Tenez y'a Thérèse par exemple.

FÉLIX. Non, non c'est Chouchou que je veux, pas la moche.

MORTEZ. Je vous en prie, mais je vous en prie, et puis d'abord Thérèse n'est pas moche, elle n'a pas un physique facile, c'est tout.

JOSETTE. Et puis elle est très intelligente, elle a fait l'école d'assis-

tance sociale. Vas-y, Thérèse, toi qui es si bonne.

THÉRÈSE (se sacrifiant). Bien, père Noël, prenez-moi et finissez-en !

FÉLIX. Rassieds-toi le tromblon !

THÉRÈSE. Tu vois bien Josette, il ne veut pas de moi.

FÉLIX. Bon, Josette je compte jusqu'à cinq et je tire...

FÉLIX. Un, deux, trois, quatre, cinq, six...

Katia s'est approché par derrière. Félix se retourne.

FÉLIX. Ah ! qu'est-ce qui fait derrière mon dos ?... Il m'a fait dépasser !

MORTEZ. Ma petite Josette, ma petite Josette, si vous ne prenez pas un petit peu sur vous, nous n'en sortirons pas, vous comprenez ? Vous comprenez Josette ? Finalement, Félix est un garçon charmant, certainement bourré de qualités et si vous ne le faites pas pour vous, faites-le au moins pour nous. Dépêchez-vous parce que... (Il soulève le canapé pour qu'elle parte.)

THÉRÈSE. Oui, Josette, je pense qu'il y a un temps pour prendre ses aises et un temps pour prendre sur soi.

JOSETTE. Eh bien, dites-donc, j'ai bien compris votre petit jeu à tous les deux, vous voulez vous débarrasser de moi ? Merci beaucoup Thérèse, c'est très chic de ta part ! D'accord Félix... Je veux bien aller avec toi. Mais avant... je vais me tuer...

Josette court se réfugier dans la pièce d'à côté.

FÉLIX (se précipitant). Josette ! Elle s'est enfermée, elle va faire des conneries, elle va essayer de se suicider avec des éponges comme l'autre fois, elle a avalé des scotch-bricks. Oh, je vais tuer quelqu'un !

KATIA (lâche, montrant Mortez). Lui ! Lui !

FÉLIX. Nom de Dieu, Josette, ouvre la porte ou je tire dans la serrure.

JOSETTE (off). Je t'encule !

Têtes des acteurs...

KATIA. Attendez, laissez-moi faire. Josette, ici, c'est ta grande amie Katia, est-ce que tu veux bien ouvrir la porte immédiatement ?

JOSETTE. Katia, comment je sais que c'est toi ?

KATIA. Euh, bureauhier...

JOSETTE. Pas bureauhier, bureauhier, LIER... (Elle fait rentrer Katia dans la pièce.)

MORTEZ. Ça va s'arranger.

FÉLIX. Il a intérêt à la convaincre, le trépané des burettes. Parce que moi, j'en ai rien à cirer, je vous prends tous en otages, je tue tout le monde et puis après je me flingue.

MORTEZ. Et pourquoi vous ne commencez pas par vous plutôt ?

FÉLIX. Comment je ferai après ? Vous croyez qu'il va réussir à la convaincre ?

MORTEZ. Mais qu'est-ce que j'en sais moi, c'est possible puisqu'elle parle avec Josette...

Son débit s'accélère parce que pendant ce temps, il aperçoit Thérèse qui s'approche de Félix et qui tente de l'assommer avec le tableau.

FÉLIX (se retournant brutalement). Qu'est-ce que c'est que ça ?

THÉRÈSE. Regardez comme il est joli. (Elle lui fait admirer le tableau.)

FÉLIX. Vous me prenez pour un con ? Elle a essayé de me le foutre sur la tronche !

THÉRÈSE. Non, non c'était pour vous montrer comme il était joli. Voyez-vous c'est un tableau que Pierre a peint pour moi. C'est moi représentée avec ce porc. Admirez avec quel réalisme il a peint l'animal...

FÉLIX. Saloperie !

Elle hurle car il la menace sérieusement avec son flingue.

THÉRÈSE. C'était pour vous montrer comme il était joli...

MORTEZ. Vous n'êtes pas amateur ?

FÉLIX. Pourquoi, c'est toi là ?

MORTEZ. Oui, sur la gauche,

FÉLIX. Dis-donc tu aimes ça poser à poil, toi, hein ?

MORTEZ. Pas de tout, pas du tout... justement je l'ai entièrement peint de mémoire.

FÉLIX (rigolant). Eh bien, on va voir si tu as une bonne mémoire,

allez, hop à poil...

THÉRÈSE. Vous plaisantez !

FÉLIX (tirant un coup de feu en l'air). A poil !

Thérèse retire sa jupe. Félix la lance à MorteZ.

MORTEZ (tripotant la jupe avec un air salace). Arrêtez ça, c'est ignoble, arrêtez ça !

FÉLIX. Tiens, en plus tu vas nous faire le porc comme sur la table.

THÉRÈSE. Quoi ?

FÉLIX (hurlant très fort). Tu vas te déloquer et tu vas faire le porc comme sur l'image... Hop...

THÉRÈSE. Je veux bien faire le porc, mais je ne veux pas me déloquer.

FÉLIX. Le roi dit « nous voulons » ! Allez, fais le porc, allez mieux que ça, allez grogne avec ton gros groin, là, allez, cherche les truffes, attention, tu vas terminer en jambon, toi, hein ?

MORTEZ. Arrêtez ça ! je m'insurge... C'est ignoble !

FÉLIX. Tiens tu fais bien de te faire remarquer, toi. Allez hop, au travail, tu vas faire le porc toi aussi, vous allez faire un couple de porcs, allez, allez... avant que je m'énerve là !

MORTEZ. C'est ignoble, c'est ignoble... Vous voulez que je fasse le porc et que je couvre Thérèse, c'est ignoble...

Il commence à retirer son pantalon. De la pièce à côté sort Katia revêtu des vêtements de Josette.

KATIA (imitant la voix de Josette). Félix Félix, ça y est, Madame Katia m'a convaincue, je veux bien partir avec toi, mais il faut filer tout de suite.

FÉLIX (la menaçant du revolver). Mais qu'est-ce qui nous fait l'imitateur là ?

Il sort Josette de la pièce.

JOSETTE. Ah, dites-donc, je vous avais prévenu que ça marcherait pas. Vous êtes complètement abruti.

KATIA. C'était plausible.

JOSETTE (apercevant Thérèse et MorteZ qui se rhabillent). Oh, Thérèse, il t'a fait faire le porc ?

F. N. C. D.
Bibliothèque

MORTEZ. Mais non, mais non... J'ai failli la couvrir...

JOSETTE. Avec quoi ?

THÉRÈSE. Avec une couverture...

On sonne à la porte. SCÈNE 8

FÉLIX. Qu'est-ce que c'est ça ?

KATIA. C'est peut-être bien la police.

FÉLIX (à travers la porte). Qu'est-ce que c'est ?

PRESKO. Madame Thérèse, c'est Rhadam Preskovitch.

MORTEZ. Katia, vous ne croyez pas si bien dire, c'est le voisin du dessus et je crois bien qu'il est de la police.

THÉRÈSE. Mais, non, Pierre il n'est pas...

MORTEZ. Il est commissaire de police, commissaire Radham Preskovitch.

FÉLIX (à travers la porte). On a déjà donné ! (СЪВЪСТА): *les égypse*

PRESKO. Rhadam, Monsieur MorteZ !

FÉLIX. Bon, on va le laisser rentrer, mais rappelez-vous, je suis le mari de Josette, s'il s'aperçoit de quoi que ce soit je fais un massacre.

MorteZ fait rentrer Presko qui porte une boîte à outil et un panier avec une bouteille et des verres.

MORTEZ. Entrez, commissaire Preskovitch.

PRESKO. Vous êtes très caustique, Monsieur MorteZ. Vous vous entendriez bien avec mon frère.

MORTEZ. Oui.

PRESKO. Je vous ai redescendu vos outils.

MORTEZ. Il ne fallait pas. (СЪКАТЯ): *elle pépète*

PRESKO. Et je vous ai apporté de la Schlovetnie pour boire avec les chocolats. J'espère que vous avez un petit peu de temps pour vous ?

MORTEZ. Oui, oui, on a tout notre temps.

FÉLIX. Mais non, mais non Pierre, c'est pas chic, on n'a pas tout le temps, tu m'accompagnes dans ma tournée, tu m'as promis et puis le traineau est en double file, alors il faut aller vite quoi...

PRESKO. Je vois que vous avez de la visite.

MORTEZ. C'est vrai que vous ne vous connaissez pas : Rhadam Preskovitch, Félix qui est le mari de Josette qui est la cousine à Thérèse.

JOSETTE. Non, la cousine de Thérèse on dit, Pierre.

PRESKO. Monsieur...

FÉLIX. Bonsoir commissaire.

PRESKO. Ah, vous êtes caustique, vous aussi. Méfiez-vous de la prison...

Presko revient vers le bureau. Félix tente de l'assommer. MorteZ le repousse.

PRESKO. Vous avez les chocolats, Monsieur MorteZ ?

MORTEZ. Les chocolats, je ne sais pas s'il y en a encore beaucoup, non...

FÉLIX (menaçant). On va les trouver les chocolats.

JOSETTE. Mais si, c'est moi qui les ai, vous me les avez donnés, les chocolats.

PRESKO. Vous allez voir, c'est très simple. Il faut mettre un chocolat dans la bouche et puis on fait un vœu, alors il faut boire cul sec et si vous arrivez à boire sans tousser eh bien le vœu est réalisé.

KATIA. C'est amusant.

FÉLIX. On se dépêche, Monsieur Preskovitch.

PRESKO. Vous allez vous régaler parce que celle-là, elle est primus.

Il sort une bouteille de liqueur au fond de laquelle surnage un crapaud mort. Il va vers Thérèse et Josette et leur sert à boire.

JOSETTE. Faites attention, Monsieur Preskovitch, il y a un crapaud dans la bouteille.

KATIA. J'allais vous poser la question. Comment faites-vous pour faire passer le crapaud dans la bouteille ?

PRESKO (le servant). C'est simple, quand le crapaud est mort, on le fait sécher, comme ça il devient tout fin, il passe par le goulot, et puis après avec l'humidité il regonfle et c'est ça qui donne le goût.

MorteZ s'écarte dégouté.

PRESKO. Monsieur MorteZ ?...

FÉLIX. Allez, Pierre ! Pierre, allez, un petit canon. Un petit canon dans le dos.

MORTEZ. Bon alors deux doigts. (Il met le doigt dans le verre pendant que Presko sert.)

MORTEZ. Pas trop, Monsieur Preskovich, pas trop. Voilà. C'est amusant, ça brûle les doigts, c'est amusant !

PRESKO. Monsieur Félix ?

FÉLIX. Non, non, laissez-les vivre.

Presko le sert et en renverse par terre.

JOSETTE. Attention, ça va bouffer la *mequette*

MORTEZ (faisant mine de regarder sa montre). Mais dites donc, Monsieur Preskovich, on va sur les dix heures. (En montrant sa montre il renverse son verre. Presko lui en re-propose.) Non, merci j'en ai plein mon verre Rhadam.

PRESKO. Alors vous mettez le chocolat dans la bouche, vous faites le vœu, il faut penser fort le vœu et puis, hop cul sec. (Presko boit au goulot.)

JOSETTE. Oooh...

PRESKO. Ça rafraîchit, hein ? (Il reboit à la bouteille. Les autres le regardent, perplexes.)

FÉLIX. Alors, faites ce que monsieur vous dit, on traîne pas là, on traîne pas... On met le chocolat dans la bouche. (Il joint le geste à la parole. Un temps. Puis il fait la grimace.)

PRESKO. Elle est primus.

FÉLIX (menaçant de son revolver de manière à ne pas être vu de Presko). Allez hop cul sec !

Tous boivent, s'étranglent, recrachent et hurlent.

FÉLIX (). Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

PRESKO. Ça c'est de la liqueur d'échalote.

FÉLIX. Ah, eh bien on sent bien le goût du fruit. C'est bien, on le sent bien, c'est bien...

PRESKO. Monsieur MorteZ, je vous laisse la bouteille, si quelqu'un veut en reprendre.

MORTEZ. Ça peut toujours déboucher les chiottes !

PRESKO. Je vous aurais bien dit un petit mot avant de partir. MORTEZ (attrapant Presko pour le virer). On est pris !

PRESKO. Vous êtes pris ?

MORTEZ. Oui de la gorge...

MorteZ pousse Presko dehors. Pendant ce temps, Katia en profite pour désarmer Félix. Thérèse hurle. **SCENE 5**

KATIA. Nous le tenons, Monsieur MorteZ.

THÉRÈSE. Bravo !

MORTEZ. Allez, foutez le camp, le père Noël, et je vous préviens, ne revenez pas par la cheminée, on va faire un grand feu et vous allez vous brûler les poils des pattes.

JOSETTE. Et les poils des couilles aussi !

MorteZ dans son éternement cogne Félix contre la porte.

FÉLIX. Mais ouvrez la porte, bon Dieu ! (MorteZ ouvre la porte.) Attendez, attendez, j'ai quelque chose à dire, après je m'en vais. J'ai des excuses à faire, après je m'en vais.

MORTEZ. Bon, dépêchez-vous...

KATIA. Il est en joue.

FÉLIX. Je tiens à m'excuser auprès de tout le monde, parce que j'ai été infect et spécialement auprès de Madame Thérèse que j'ai humiliée à faire le porc.

THÉRÈSE. Bon eh bien Félix, partez maintenant.

MORTEZ. Allez foutez le camp !

FÉLIX. Non, non je n'ai pas fini de m'excuser, après je m'en vais.

MORTEZ. Allons allons dépêchez-vous !

Félix rouspète mais Katia reste en place.

KATIA (menaçant Félix avec son revolver). Il est en joue.

MorteZ lui fait baisser le bras.

FÉLIX. Je tiens aussi à m'excuser auprès de Monsieur Katia qui est tombé encore plus bas que moi et pareil pour MorteZ. Voilà Chou-chou, je m'en vais, t'en fais pas, je vais partir, dans la nuit froide et glacée, c'est pas grave, la seule chose qui me ferait plaisir, vois-tu,

ce serait que tu viennes à mon enterrement.

JOSETTE. Eh bien, vois-tu, je viendrai avec le petit, ça lui fera prendre l'air.

MORTEZ. Vous croyez que c'est malin d'emmener un enfant dans un cimetière ?

JOSETTE. Y'a de la verdure.

FÉLIX. Avec la série d'emmerdements que j'ai eus depuis que je suis gosse, j'ai déjà du mérite d'en être arrivé à l'âge que j'ai...

KATIA. Je ne veux pas vous enfoncer davantage mais c'est plutôt les gens qui vous supportent qui ont du mérite.

FÉLIX (*menaçant*). Ah, vous ! (*Katia menace avec le revolver. Mortez les sépare.*) Vous pouvez pas comprendre, vous pouvez pas comprendre. (*Une musique pathétique et un éclairage isolé vont accompagner son récit.*) Orphelin à six ans, j'ai été spolié de tous mes biens par un notaire véreux, Maître Fourt. Après j'ai été refusé comme pilote de ligne à cause de l'orthographe, expliquez-moi pourquoi il faut savoir mettre un seul « l » à allumettes pour piloter un avion.

JOSETTE. Mais parce que allumettes ça prend deux « l », c'est comme les avions, tête de con !

FÉLIX. Voilà, ça recommence ! ça recommence. Écoute-moi bien, après j'ai eu une idée de génie, parce que j'ai un peu le génie des affaires. Je m'étais associé avec un croupier du casino d'Enghien qui s'est révélé par la suite être un faisan d'ailleurs. J'avais inventé les cordeuses. Les cordeuses, c'était des petites chaussures d'été en toile, légères, avec une semelle en coco tressée, oh, c'était trois fois rien mais ça s'est vendu mais... mais c'est Espadrille qui m'a piqué l'affaire...

THÉRÈSE. Qui donc ?

FÉLIX. Espadrille. Claude Espadrille, le faisan, le croupier, quoi. D'ailleurs il a donné son nom à mes chaussures, vous avez sans doute entendu parler des espadrilles.

THÉRÈSE. Oui, oui j'en ai connu une paire.

FÉLIX. Voilà, eh bien ce sont mes cordeuses. Après j'ai rencontré Josette, et puis vous connaissez la suite...

THÉRÈSE. Vous savez, je vous comprends, car moi-même j'ai été grugée.

FÉLIX. Ah oui, par un faisan aussi ?

THÉRÈSE. Par mon ex-mari. Une histoire sordide de fourrures empruntées et rendues tachées et qui m'ont complètement dégoûtée de l'amour... Depuis trois ans, je dors seule et je n'ai plus de vie de femme. D'ailleurs je m'en porte pas plus mal.

FÉLIX. Il ne faut pas dire ça, parce que moi, il m'est arrivé pratiquement la même chose, oui, mais moi j'ai été dégoûté de la brandade de morue. A un dîner, on m'en a servi et j'ai été écœuré, pour moi, elle n'était pas fraîche. Eh bien, pendant trois ans, rien qu'à l'idée, j'aurais vomi. Et puis un jour, trois ans après, comme vous d'ailleurs, c'est amusant, j'ai eu l'occasion d'en remanger lors d'une cérémonie municipale. Eh bien elle était très bien, délicieuse et vous me croirez si vous voulez, eh bien depuis il ne se passe pas une semaine sans que je m'en goinfre.

THÉRÈSE. Je ne sais pas si on peut comparer l'amour et la brandade de morue. Mais il est certain que bien fait, ça peut être très bon.

FÉLIX. Surtout que moi, sans me vanter, je suis un très bon coup.

JOSETTE. Oh, il faut pas exagérer.

THÉRÈSE. Je parle, je parle. Vous devez être brisé par tant d'émotions, Félix. Peut-être, aimeriez-vous vous allonger une petite heure avant de partir ?

FÉLIX. C'est pas de refus.

THÉRÈSE. Il y a une chambre à côté qui ne sert à rien là, je vous montre ?

FÉLIX. Oui, oh, oui.

Il se dirige vers la pièce voisine et y disparaissent. Félix ressort.

FÉLIX. J'ai oublié mes lunettes. (*Il les prend et rentre précipitamment.*)

MORTEZ. Finalement il est très intelligent.

JOSETTE. Je ne sais pas pourquoi il prend ses lunettes, il ne *SAIT*

PAS CIRE

MORTEZ. Thérèse, Thérèse, vous ferez attention... (*Il essaie d'ouvrir la porte.*) Ils ont tiré le verrou.

KATIA. Comment ça ils ont tiré le verrou ?

MORTEZ. Je vous jure.
JOSETTE. Et il y a mon caddie à l'intérieur.
On entend Thérèse et Félix de l'autre côté de la porte.
FÉLIX. La culotte aussi ?
KATIA. Mais il ne se repose pas du tout !
JOSETTE. Dis, Félix, joue pas avec les petites roulettes.
MORTEZ. Mais enfin, Thérèse, mais qu'est-ce qui vous arrive ?
Le téléphone sonne.
JOSETTE. Surveillez mon caddie, je vais répondre.
MORTEZ. Oui, allez-y, allez-y je suis occupé.
JOSETTE. Allô ?
LA FEMME (au téléphone). Allô ? Gonzague Saint-Bris ?
JOSETTE. Non, c'est moi Josette.
LA FEMME. Voilà, avec la mère de mon mari nous ne savons plus où nous en sommes.
On entend des cris et des rires dans la chambre.
JOSETTE. Oui.
MORTEZ. C'est exactement mon tableau, je suis un visionnaire.
JOSETTE. Qu'est-ce qui se passe ?
LA FEMME. Il se passe qu'elle habite chez nous depuis sa retraite. A 72 ans, nous avons l'impression qu'elle perd un peu la tête.
JOSETTE. Ça arrive souvent avec les vieux : ils deviennent mabouls.
On entend toujours des cris.
LA FEMME. Oui, c'est ce qu'on pense. En plus, elle a de mauvaises fréquentations, elle est tout le temps fourrée avec le rempailleur de chaises en bas de la maison.
JOSETTE. Oh, remarquez, à son âge, c'est normal qu'elle ait des copains. Elle a plus longtemps à tirer.
KATIA. Mais qu'est-ce qu'ils font là ? Qu'est-ce qu'ils font ?
LA FEMME. Qu'est-ce que vous pensez qu'elle fait avec le rempailleur toute la journée ?
JOSETTE (à KATIA). Foutez-lui la paix, ils s'envoient en l'air !

LA FEMME. C'est bien possible il a cette réputation dans le quartier.
JOSETTE. Oh, bien certainement.
LA FEMME. C'est étonnant, elle était très pratiquante quand elle avait encore toute sa tête. C'est ce qu'on craignait, je vous remercie beaucoup Gonzague, nous allons essayer de la faire interner.
JOSETTE. Vous avez raison, madame. Au plaisir !
Katia et MorteZ regardent par le trou de la serrure de la porte de la chambre et espionnent Thérèse et Félix qui font toujours l'amour à grand bruit !
MORTEZ (bougeant en cadence avec les bruits provenant de la chambre). Voilà c'est ça, c'est ça...
KATIA. Vous allez arrêter ça, Monsieur MorteZ, c'est monstrueux !
MORTEZ. Mais non, ce n'est pas monstrueux, c'est la nature, il est très habile, il est très habile, hein ? Oh la la la la, quand je pense qu'il y a de belles filles qui attendent que ça pour dix sacs, au coin, tous les ans à Noël, je me fais une pute. Il faut que j'y aille ! J'en ai pour un quart d'heure. (Il sort.)
JOSETTE. Ça l'a complètement tapé sur la cafetière à MorteZ !
Les bruits continuent.
KATIA. Mais vous allez arrêter ça, vous allez arrêter ça, ou je défonce la porte, et j'ai fait du sport !
JOSETTE. Mais calmez-vous Katia, qu'est-ce que ça peut bien faire d'abord ?
KATIA. Vous croyez que c'est supportable d'entendre sa femme se faire trembler par un autre homme !
TRENCHER
JOSETTE. Pardon, parce que c'est vous qui êtes la femme, à Thérèse ? Quelle histoire, ma pauvre Katia, oh, mais venez, venez vous assooir à côté de moi, venez venez, et puis je ne sais pas ce qu'on pourrait faire pour vous changer les idées. Tenez, j'ai trouvé, on va remplir la feuille violette... Alors dites donc, j'ai compris, pour vous que ça tienne dans les cases, il faut écrire tout petit.
KATIA. Dites, Josette, je m'excuse, mais de la feuille violette, j'en ai jusque là, j'en ai plus rien à foutre. Je suppose que dans votre famille, on a entendu parler du petit Jean-Jacques ?
JOSETTE. Oui, c'est l'ex-mari de Thérèse. Même que dans la famille on l'appelait le petit con de Jean-Jacques.

KATIA. Non, c'était seulement le petit Jean-Jacques. Eh bien, c'était moi !

JOSETTE. Non ! Ce petit con de Jean-Jacques, c'était vous ?

KATIA. Non, le petit Jean-Jacques, le petit Jean-Jacques c'est moi ! Je sais pourquoi vous êtes surprise, Josette, mais je n'étais pas la loque que je suis devenue, à cette époque-là ! A cette époque-là, j'étais un jeune petit provincial blond, un peu naïf, qui faisait rire tout le monde.

JOSETTE. Parce que vous étiez blond ?

KATIA. Non, je m'étais décoloré, mais maintenant je suis revenu à ma couleur naturelle parce que les décolorations ça esquinthe les cheveux.

JOSETTE. Oh, ça c'est vrai, parce que j'ai une copine, elle s'est fait faire trois permanentes, et puis après elle n'a plus eu un poil sur le caillou.

KATIA. Et puis, ça a été la rencontre avec Thérèse, je me rappelle, elle vivait avec une autre étudiante en orthopédie dans des conditions très précaires. Elles habitaient des gîtes ignobles, quai Branly. Et puis après ça a été très vite, un mariage magnifique à Melun, trois semaines de bonheur intense...

JOSETTE. C'est drôle, parce que plus je vous regarde, eh bien plus vous ressemblez au petit con de Jean-Jacques...

KATIA. Mais oui, puisque c'est moi Jean-Jacques !

JOSETTE. C'est incroyable !

KATIA. ! ..Et puis après il y a eu cette affaire atroce d'un manteau emprunté à une parente à elle, malencontreusement dégradé et rendu taché... Un manteau d'une valeur inestimable.

JOSETTE. Combien ?

KATIA. Inestimable.

JOSETTE. Oh, ça fait cher.

KATIA. Elle m'a sommé de rembourser, elle m'a jeté dehors, et puis comme je n'avais pas les moyens, eh bien j'ai fait tous les plus petits métiers du monde jusqu'au plus vieux. Et oui... j'ai vendu mon corps à ceux qui en voulaient, et puis croyez-moi, ils n'étaient pas nombreux.

JOSETTE. Et avec ça, ma pauvre Katia, vous m'auriez demandé mon

avis, je vous aurais dit non tout de suite.

KATIA. Je n'ai plus aucune issue, je suis foutu, je suis foutu !

JOSETTE. Oh, dites pas ça, je vois une issue pour vous. Franchement, Katia, vous êtes dans un état lamentable. Vous me faites pitié ! Non, mais je crois que si j'étais à votre place, eh bien il y a fort longtemps que je me serais foutu le tuyau de gaz dans la bouche, et puis hop au lit, c'est réglé !

KATIA. ils m'ont coupé le gaz...

Les bruits amoureux repartent de plus belle. Katia se précipite et tambourine à la porte.

KATIA. Mais assez, Thérèse, assez, mais je t'aime encore, j'ai besoin de toi... I love you, I need you, je suis au fond du gouffre, lance-moi une corde.

SCÈNE

Thérèse sort de la salle de bains. Katia qui était derrière la porte, reçoit celle-ci sur le nez. Thérèse est métamorphosée. Elle est épanouie, peu vêtue, amoureuse.

KATIA. Thérèse c'est moi ! c'est ton petit Jean-Jacques, tu me reconnais ?

THÉRÈSE. Je t'ai reconnu depuis le début, Jean-Jacques, je suis un petit peu plus détendue, mais je n'ai absolument pas changé d'avis, je ne veux toujours pas te revoir.

KATIA. Et les mandats, les mandats, tu veux bien les voir, hein ? THÉRÈSE. Non, je veux les toucher ! (Elle rentre dans la salle de bains et claque la porte.)

KATIA. Thérèse, sors de là, je t'en supplie !

Félix sort à son tour de la salle de bains. Katia reçoit de nouveau la porte sur le nez.

FÉLIX (à Katia). C'est vous qui bloquez les portes tout le temps ? Ça y est, elle est calmée, ~~Patidaria~~ ? Bon écoute, Josette, il faut que je te parle... Certainement ce que je vais te dire, ça va te faire de la peine...

LE SCÈNE D'ICI

JOSETTE (hurlant). Me frappe pas, me frappe pas...

FÉLIX (même jeu). Mais je vais pas te taper quand même !

JOSETTE. Ah, bon ça va...

FÉLIX. Simplement, ce que je veux dire ça va te faire de la peine et il

faut que tu l'acceptes et que tu deviennes une fois pour toutes une adulte. Voilà je t'explique : quelquefois, à l'improviste, l'amour fait intrusion dans la vie d'un homme et il est obligé de le suivre...

JOSETTE. Qui ça ?

FÉLIX. L'amour, la sécurité, l'argent, tout ça...

KATIA. S'il vous plaît, il y a des toilettes ici ?

FÉLIX. Je ne sais pas moi. Allez voir sur le palier, à l'odeur...

KATIA. Vous êtes bien aimable, monsieur. *(Il sort.)*

FÉLIX. C'est pour ça qu'il faut que tu sèches tes larmes, la passion que tu as pour moi, parce que j'ai décidé de m'installer avec ta tante...

JOSETTE. Ah, non ça c'est ma cousine, c'est pas ma tante. C'est la femme du petit con de Jean-Jacques.

FÉLIX. Oui, enfin ça va ? Tu souffres pas trop ? Tu tiens le choc ?

JOSETTE. Ça va Félix. Même que ça me soulage drôlement. Bon, tu va commencer par me rendre les clés de l'appartement. Et puis, tu va venir virer toutes tes merdes, tes lapins, tes poulets, il y en a partout, et parce que le docteur, il a dit que le petit il peut attraper la myxomatose.

FÉLIX. Oh, une minute, laisse-moi le temps de me reposer. Qu'est-ce qu'il y a là, les poulets et les lapins c'est pas moi, c'est à René, il n'est pas sorti de tôle ?

JOSETTE. Mais qui est-ce qui l'a dénoncé, René ?

FÉLIX. Bon qu'est-ce qu'il y a ? Tu craques ? C'est parce que tu m'aimes encore ?

JOSETTE. Tu es complètement tombé sur la tête, mon pauvre Félix, mais moi je te déteste, et tu sais très bien depuis quand, hein ? Depuis le jour où tu as voulu m'arracher ma grosse dent en or que c'est tout ce qui me reste de maman pendant que je dormais, avec de grosses tenailles.

FÉLIX. Oh, ça va bien, on va pas remettre ça sur le tapis, non ? J'avais besoin d'argent. T'oublies peut-être que je crachais mon sang. A l'époque j'aurais pu crever la gueule ouverte dans le caniveau.

JOSETTE. Eh bien, tu aurais mieux fait, tiens ! Et puis rends-moi mon pognon.

FÉLIX. Va te faire foutre, tu es trop méchante. *(Il s'apprête à sortir.)*
JOSETTE. Allons, Félix, rends-moi, de suite, mon pognon de ma location de grossesse, sinon moi je vais aller tout dire à la police de ce que tu fais en cachette dans les caves de l'immeuble.

FÉLIX *(se radoucissant)*. Allons, Chouchou, tu souffres, tu souffres, et puis tu dis des bêtises.

JOSETTE. Rend-moi mon pognon !

FÉLIX. Mais attends, attends, tu me fous un doute, là. Tu me fous un doute sur mon amour. Je te vois toute seule désemparée, je ne peux pas te laisser tomber, tu sais bien que c'est toi que j'aime alors que je vais larguer ta cousine et ça ça s'arrange...

JOSETTE: KÉ TOUJOURS PAS, TU ES. J'AI LE CORNE UN PEIGNE

THÉRÈSE. Pierre n'est pas là ? *(SORTANT DE LA SDB PARABOLÉE)*

JOSETTE. Non, il est parti aux putes, il en a pas pour longtemps.

THÉRÈSE. Ah, eh bien Félix, dès que Pierre rentre, on partira, j'ai une pizza surgelée et un reste de vol-au-vent, on ira terminer notre petit réveil à la maison, pour une fois que j'ai un père Noël pour moi toute seule...

FÉLIX. Bon, là, il y a un petit problème. C'est très gentil ce que tu proposes, moi, je serais bien venu, d'autant que j'adore les restes de vol-au-vent, mais je crains que je me sois engagé dans le feu de l'action pour quelque chose que je pensais pas vraiment...

THÉRÈSE. Euh, c'est normal, si vous avez d'autres obligations...

FÉLIX. Tu comprends pas ? *(A Josette.)* Elle comprend pas... bon je t'explique... quelquefois on dit des choses et on pense vraiment le contraire... euh... Bon, sans faire de chichis, j'en ai assez de faire du mal aux gens. Bon, voilà je ne t'aime pas, c'est Chouchou que j'aime ! *(A Josette.)* Tu es contente maintenant ?

JOSETTE. Mais je m'en fous complètement !

THÉRÈSE. C'est une blague, Félix ?

FÉLIX. Puisque je te le dis, t'es bouchée ou quoi ?

THÉRÈSE. Josette, c'est impossible cela... *(Elle pleure.)* Mais moi, il m'avait parlé de ciel bleu, de pique-nique à la campagne et il m'avait dit que les oiseaux chanteraient notre amour.

JOSETTE. Et ~~PRETA~~ Thérèse, il t'a parlé d'~~ÉTAT~~

THÉRÈSE. Oui.

JOSETTE. Eh bien moi aussi, il m'a parlé d'ÉTRÉFAT seulement il ment comme un arracheur de dents, alors. Il a jamais été sur la Côte d'Azur.

THÉRÈSE. Il m'a dit qu'il trouverait du travail sur Paris.

JOSETTE. Mais pas du tout, mais pas du tout, il est paresseux comme une couleuvre. Moi il me pique ma rente de pupille de la nation pour aller boire des picon-bières ! c'est ça son travail à Paris.

FÉLIX. Bon ça va Josette, si tu veux pas de moi, c'est pas une raison pour en dégouter les autres... Allez viens on rentre...

JOSETTE. N'approche pas tu me dégoûtes...

FÉLIX. Tant pis pour toi... Bon écoute Thérèse, finalement la discussion m'a ouvert les yeux, là, franchement Josette, elle est trop méchante, mais toi tu es gentille, on va manger la pizza, là...

THÉRÈSE. Félix, je crois que vous avez fait suffisamment de mal pour ce soir.

JOSETTE. Là tu as drôlement raison Thérèse. Ce père Noël, c'est une ordure.

FÉLIX. Où est-ce que je vais dormir ce soir ? Bon je vous embarque toutes les deux... On fait un bloc...

Elles se lèvent toutes les deux menaçantes. Entre MorteZ qui pousse Katia.

S C È N E 12

MORTEZ. Vous êtes monstrueux ! Thérèse, il urinait sur les murs du palier, mais ça ne va pas ! (Thérèse et Josette hurlent.) Bon, c'est fini, ça. Messieurs, j'ai beaucoup réfléchi pendant que j'étais au café, ça suffit. Ce n'est pas l'Armée du Salut. Vous, vous allez faire mes amitiés à Lucien Jeunesse...

KATIA. Je le connais très peu...

MORTEZ. Et vous, vous allez arrêter de torturer la petite Josette qui va immédiatement retirer ses pieds du canapé. Josette, vous ne faites pas ça chez les autres, alors ne le faites pas chez vous, s'il vous plaît.

JOSETTE. Je me sens dans mon état...

THÉRÈSE. Ce sont les nerfs !

KATIA. Vous ne voyez pas qu'elle est prise par les douleurs de l'enfantement ?

JOSETTE. Eh bien oui, dis donc c'est ça, elle est prise par les

douleurs de l'enfantement !

MORTEZ. Sur mon canapé, merci beaucoup ! hop dehors !

Thérèse et Josette sortent précipitamment. MorteZ les suit.

FÉLIX. Je vous accompagne au cas où je serais le père !

JOSETTE. Mais c'est pas toi, tête de nœud !

FÉLIX. Comment tu le sais, t'étais pas là ?

KATIA. Et voilà, eh bien quand c'est foutu, c'est foutu. Il faut avoir le courage de regarder les choses en face, hein Félix.

FÉLIX. Mais te casse pas, te casse pas, elle va rappeler la même Josette, elle va me supplier à genoux...

Machinalement il avale un verre de liqueur qu'il recrache en hurlant.

KATIA. Non, Thérèse était la dernière étoile qui brillait encore dans vie, maintenant que c'est éteint et que tout est bien noir, je vois la solution beaucoup plus clairement. C'est très curieux d'ailleurs parce que cela me fait plus peur du tout.

Il s'empare du revolver. On entend des cloches.

FÉLIX. C'est Noël, cela fait juste minuit ! le compte est bon !

KATIA (le revolver à la main). On s'embrasse Félix ?

FÉLIX. Euh, oui.

Ils s'embrassent.

KATIA. Joyeux Noël !

FÉLIX. Joyeux Noël !

KATIA. J'ai dû vous mettre du rouge.

FÉLIX (couvert de suie). Ce n'est pas grave, j'ai déjà du noir alors !

KATIA. Bon, cela a été une soirée de Noël très réussie n'est-ce pas Félix ?

FÉLIX. Non, non pas vraiment.

KATIA. C'est quand même drôle les choses de la vie, un petit être tout nu va naître et un grand mal habillé va s'en aller...

FÉLIX. Eh, eh... Arrêtez votre cinéma là ! Vous n'allez pas me faire ce chantage à moi ?

KATIA. Félix, vous direz à Thérèse que je lui pardonne tout le mal

qu'elle m'a fait ! Et à Monsieur Morteux que je ne lui en veux pas de m'avoir traité de sale pédale. Voilà c'est tout, je me retire du jeu, les dés étaient pipés. Bonsoir ! **FÉLIX**

Le soir
de l'après
le soir

Il entre dans la pièce d'à côté. Félix reste seul en scène.

FÉLIX Oh, vous le ferez pas. Eh, vous le ferez pas ? Le mec qui veut vraiment se flinguer, il le crie pas sur les toits, moi je connais bien le problème. J'ai pratiqué le genre : « Attention, au secours, je me tue ! » Même un jour j'ai manqué me jeter dans la Seine, et puis sur le parapet, j'ai eu les jetons, comme tout le monde... et en plus je ne sais pas nager alors... Tiens, faites un truc, là, vous mettez le canon du revolver sur la tempe, vous allez voir, ça va sacrément vous redonner le goût à la vie.

On entend un coup de feu venant d'à côté.

FÉLIX. Monsieur Katia ? Monsieur Katia ? Mais quel con,
!(Félix sonce ouvrir la porte ;
..) Oh ! Merde !

Félix referme la porte et dissipe la fumée. Morteux revient.

MORTEUX. Vous êtes encore là vous ? Katia est parti ?

FÉLIX. Oui, elle a ~~failli me sauter dessus~~ elle est partie.

MORTEUX. Alors, Félix, un dernier conseil avant que vous en fassiez autant. Oubliez la petite Josette, vous comprenez ? Vous allez vous trouver une petite jeune fille jolie, enfin agréable, au moins propre sur elle, fonder un foyer, avoir des enfants et croyez-moi c'est ça qu'il vous faut ! Vous ne me croyez pas Félix, eh bien regardez-moi, j'ai une femme, des enfants que j'adore et j'en ai la responsabilité. Cela me donne un but dans la vie, vous comprenez ? Cela me tient éveillé.

FÉLIX. Moi, je prends du café...

MORTEUX. On ne plaisante pas avec un sujet aussi grave Félix. Je ne sais plus qui a dit ça... Je crois que c'est moi finalement. Je vous préviens, ça à l'air banal, mais ça vaut ce que ça vaut : parfois le chemin est dur, qu'en pensez-vous ?

FÉLIX. Vous m'aviez prévenu hein...

MORTEUX. Méditez là-dessus, c'est pas aussi compliqué que ça en a l'air. (*Le téléphone sonne...*) Allô, Détresse-Amitié joyeux Noël !

VOIX DE FEMME. Voilà, monsieur, je suis dans un grand désarroi.

MORTEUX. Eh bien madame, je vous écoute, joyeux Noël...

LA VOIX. Voilà, je suis mariée depuis bientôt dix ans avec un homme que j'aimais et que je respectais profondément.

MORTEUX. C'est cela, oui, c'est bien.

FÉLIX. Elle a une chance folle non ?

MORTEUX (*à Félix*). Ta gueule ! Oh excusez-moi madame...

LA VOIX. Ce soir, tout s'écroule car je viens d'apprendre que mon mari avait des rapports avec des prostituées.

MORTEUX. Ce soir oui, avec des putes quoi... C'est-à-dire si vous voulez, c'est une chose qui arrive parfois à certains hommes faibles qui s'adressent...

LA VOIX. Non, non, c'est un homme à putes, il y va régulièrement, mes informations ne laissent aucun doute, aussi j'ai décidé de partir avec les enfants, quand cette ordure rentrera, l'appartement sera vide et je voulais que tu saches, Pierre...

MORTEUX. Qui est à l'appareil ?

LA VOIX. Ta femme, Françoise, Pierre, ne cherche pas à nous retrouver, les enfants ne veulent pas d'un père dépravé !

MORTEUX. Mimine, cela n'a rien à voir, tu sais bien que je t'aime... de toute façon ça n'a rien à voir. Mimine...

Françoise a raccroché...

FÉLIX. Mimine a raccroché, là...

Morteux s'effondre, une musique triste accompagne ses pleurs...

MORTEUX. Vous voyez que parfois le chemin est dur... J'ai commis une faute et j'ai été puni, voilà Morteux, je le savais et puis c'est tout ! Il va bien falloir que je trouve en moi le réconfort que je savais donner aux pauvres... Non, non ce qu'il faut faire, ce qu'il faut faire c'est décaler le côté positif de l'affaire, et puis c'est tout... le côté positif de l'affaire... je vais prendre un petit studio tout seul... voilà... j'aurai plus de corvées de biberons, de supermarchés tout ça... pouvoir lire un petit peu tranquillement... pouvoir écouter de la musique classique pour moi tout seul... oh oh ça va être vite fait là tiens... Je prendrai la voiture quand on en aura envie, pour faire de grandes balades, sur le périple, tranquille, tout seul tout seul...

Il pleure de plus en plus... Il s'effondre.

FÉLIX. Vas-y, pleure, tu pisseras moins !... Euh... j'ai écouté votre

histoire d'une oreille distraite, bien sûr, bien sûr c'est un grand malheur qui vous frappe, mais enfin comme on dit des fois, ça soulage sa peine de savoir qu'il y a des malheurs plus grands qui arrivent... à côté. *(De la tête, il désigne la pièce d'à côté.)* Par exemple Katia, quand elle est partie, eh bien, elle n'était pas brillante...

MORTEZ. Si vous croyez que c'est une compensation, c'est bien de vous.

FÉLIX. Non, mais elle est partie avec un revolver, à mon avis, elle fait des bêtises.

MORTEZ. Et où est-elle partie ?

FÉLIX. Par là-bas.

MORTEZ. Où ça par là-bas ?

FÉLIX. Par le morceau de bois qui pivote là...

MORTEZ. C'est pas possible, c'est la porte de la chambre d'à côté, alors...

FÉLIX. Alors, elle doit être partie par la porte de la chambre d'à côté, mais à mon avis elle a fait... une bêtise...

Mortez se dirige vers la porte. Il l'ouvre et découvre le cadavre de Katia.

MORTEZ. Ah... ah... là QUÉL travail, c'est affreux...

FÉLIX. Qu'est-ce qui se passe là, il y a un problème ? Vous m'alarmez. Eh oui, j'avais un pressentiment.

MORTEZ. Il y en a partout, ça a giclé, c'est affreux...

FÉLIX. Ah, ça, la moquette est foutue.

MORTEZ. Mais qu'est-ce qu'il faut faire ?

FÉLIX. Vous l'aurez à la shampooineuse. Faudrait faire appel à un spécialiste, ou alors vous changez le morceau carrément, vous aurez plus vite fait...

MORTEZ. Il faut appeler la police. Pour Détresse-Amitié c'est une catastrophe.

FÉLIX. Non, ce serait une catastrophe d'appeler la police. Quel con ! D'abord cela le fera pas revenir, et puis moi ça peut m'éviter d'avoir des ennuis par ce que j'aura ^{est ma} revolver et puis c'est pas la première fois qui sert...

MORTEZ. Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

FÉLIX. Je ne sais pas ce qu'on fait ! On le sort discrètement, on le balance dans la Seine et puis voilà.

MORTEZ. On le sort discrètement ! Y' a les voisins, la concierge !

FÉLIX. Vous n'avez pas une valise, une malle, quelque chose ?

MORTEZ. Ce n'est pas la consigne ici...

FÉLIX. Et ça c'est quoi, ça tient on le fout dans la hotte, on le sort discrètement, j'ai le costume, et puis, hop dans la Seine.

MORTEZ. Mais vous ne vous rendez pas compte ! Il entrera jamais là-dedans ! Il est trop gros...

FÉLIX. En entier oui... et c'est ça, on va le découper en morceaux et on fera plusieurs voyages. Vous auriez pas une grosse scie, quelque chose ?...

MORTEZ. Attendez voir... peut-être dans les outils là, bougez... ah, la voilà...

FÉLIX. Donnez-moi des gants, je ne voudrais pas me saloper... Tant qu'à faire... *(Désignant son costume de père Noël.)* C'est de la location.

MORTEZ. La voilà, oh non ce n'est pas possible, c'est ignoble, je ne pourrais jamais faire ça moi...

FÉLIX. Mais je vais le faire moi... Quelle chochotte ! Ça ne me dégoûte pas, j'ai travaillé en abattoir. Ah bien sûr, reste le problème de la moquette... *Kozi de l'œuvre Noël. Surt pas écrié*
De la poche ici Félix va dans la pièce pour commencer son sinistre travail. On sonne. Pierre ouvre. Entre Monsieur Preskovich.

PRESKO. Monsieur Mortez, il faut que je vous parle absolument.

MORTEZ. Monsieur Preskovich, on a eu vos chocolats, on a eu le cheichar, on a eu la ^{), maintenant on a des emmerdes, alors} foutez-nous la paix ! Je ^{PRESKOVIC} excuse... Voilà !

PRESKO. Voilà, j'ai compris, je ne vous ennuirai plus !

MORTEZ. Joyeux Noël, Monsieur Preskovich !

PRESKO. Vous avez des allumettes ?

MORTEZ. Non, Monsieur Preskovich, c'est pas un tabac ici. Attendez, j'ai un briquet, voilà, j'ai un briquet je vous l'offre, joyeux Noël, Monsieur Preskovich. Et à la prochaine fois.

SCENE 14

Mortez fait sortir Presko. Félix ressort de la chambre. Il est couvert de sang, la scie ensanglantée.

FÉLIX. Ah ! J'ai ripé sur un os, ça a giclé... vous auriez pas un mouchoir ?
On a l'habitude de se servir de la main, c'est la coutume
Mortez essuie Félix qui retourne dans la pièce à côté. On sonne. Mortez ouvre : Thérèse entre.

THÉRÈSE. Dites, Pierre, il faut appeler une ambulance d'urgence. Le taxi n'a pas voulu nous prendre, il avait peur qu'elle fasse ça chez lui...

MORTEZ. Thérèse, j'en appelle une tout de suite, ils ont l'habitude, ils vont arriver dans cinq minutes, alors descendez vite s'il vous plaît, descendez vite...

Il décroche.

THÉRÈSE. Alors, à propos, Jean-Jacques est parti finalement ?

MORTEZ. Oui, il est parti... (Il raccroche le téléphone.) Bon c'est occupé, je rappelle dans deux minutes. Descendez, Thérèse ! Allez ! descendez vite Thérèse.

THÉRÈSE. Vous savez, Pierre, j'ai peur d'avoir été un petit peu dure avec Jean-Jacques.

MORTEZ. Mais non, je suis sûr qu'il a déjà oublié, alors descendez vite Thérèse, allez, allez...

THÉRÈSE. Je n'ai jamais pu...

MORTEZ. Mais on ne peut jamais...

THÉRÈSE. Je le connais comme si je l'avais tricoté...

MORTEZ. Ma petite Thérèse...

THÉRÈSE. C'est un garçon sensible, je le sens tiraillé, il est comme coupé en deux...

Félix entre. De sa hotte dépasse un bras et une jambe.

FÉLIX. Bon, et bah, on va déjà faire un voyage.

Il se trouve nez à nez avec Thérèse. Il tente de cacher la hotte.

THÉRÈSE. Il s'est tout cochonné lui... mais qu'est-ce que c'est ?...

FÉLIX. C'est des cadeaux !

MORTEZ. C'est des cadeaux de la boucherie Bernard !

Thérèse rentre dans la pièce.

MORTEZ. Thérèse, n'y allez pas !

On entend un grand bruit de verres cassés et un grand cri.

FÉLIX. Ah, ça va encore être de ma faute !

MORTEZ. C'est affreux, quand elle a vu le demi Jean-Jacques, elle a eu un haut le cœur, elle a reculé et elle a basculé par la fenêtre. Elle a fait un vol plané épouvantable, elle s'est écrasée en bas... cinq étages comme une merde... C'est affreux.
On sonne.

FÉLIX. Oh, non...

Mortez ouvre. Félix se cache. Entre Josette.

JOSETTE. Mais j'espère qu'ils vont se dépêcher parce que si ça continue, moi je vais faire le petit dans le caniveau.

MORTEZ. Écoutez, Josette, l'ambulance arrive dans cinq minutes, alors dépêchez-vous, s'il vous plaît !

JOSETTE. Où est Thérèse ?

MORTEZ. Elle est en bas.

JOSETTE. Mais je ne l'ai pas vu passer.

MORTEZ. Parce qu'elle est passée très vite. C'est que vous vous êtes croisées...

Josette sort.

FÉLIX. On va finir par ce faire remarquer avec vos conneries. *Il a un téléphone en bas. Elle a été par là-bas*
Le téléphone sonne. Mortez décroche.

PRESKO (off). Allô ? Monsieur Mortez ? C'est Rhadam Preskovich à l'appareil. (Silence.) J'ai essayé de vous parler toute la nuit...

FÉLIX. C'est marrant, il y a une drôle d'odeur ici !

PRESKO. Et vous n'avez jamais voulu.

MORTEZ. Oui, parce qu'on était occupés, Monsieur Preskovich et d'ailleurs, on est toujours occupés.

PRESKO. Ça ne fait rien, j'ai bien réfléchi, j'ai ouvert le gaz depuis un moment.

FÉLIX. C'est ça que ça sent !

PRESKO. Et je vais utiliser votre briquet !

MORTEZ. Non, Monsieur Preskovich, vous êtes dans une mauvaise

passé.
FELIX ^à *VA* *EXPROGÈR*
Josette entre.

JOSETTE. J'ai oublié mon caddie !
Explosion.

Cet ouvrage a été réalisé
sous la direction de Christian Dupeyron,
éditeur libraire,
par Maxence Scherf et Christine Tissot.

Il a été composé en Bodoni corps 11
par Compographic à Boulogne-sur-Mer,
et imprimé sur papier vergé ivoire,
par l'Imprimerie
des Presses Universitaires de France,
à Vendôme.
Ses cahiers ont été cousus et brochés.

N° 34183

Dépôt légal : 4^e trimestre 1986.

